DES CARPATHES À LA PROPONTIDE[1]

PAR

LOUIS ROBERT

(Paris)

VI. UNE INSCRIPTION ET LES BAINS D'AUGUSTA TRAJANA

A une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Stara Zagora, l'antique Augusta Trajana, se trouve une station thermale, Starozagarski Bani[2]. Lors des travaux récents de captage dans cet établissement on a trouvé en 1965 une intéressante inscription de 12 lignes, qui a été publiée par D. Nikolov dans la revue bulgare *Archeologia* 1968, pp. 43—48, avec un fac-similé soigneux[3].

Ἀγαθῆι τύχηι.
Ὑπὲρ τῆς τῶν αὐτοκρατόρων νείκης καὶ αἰωνίου διαμονῆς Μ. Αὐρηλί-
ου Ἀντωνείνου καὶ Λ. Αὐρηλίου Οὐήρου καὶ Φαυστείνης Σεβ(αστῆς) καὶ τοῦ
4 σύνπαντος οἴκου αὐτῶν καὶ ἱερᾶς συνκλήτου, ἡγεμονεύοντος Τουλ-
λίου Μαξίμου πρεσβ(ευτοῦ) Σεβ(αστοῦ) ἀντιστρατήγου, Θεαῖς Νύμφαις καὶ
τῇ λαμπροτά-
τῃ Τραιανέων πόλει Οὔλπιος Ἱερώνυμος Νεικομηδεὺς ἀρχιερώ-
8 μενος κατεσκεύασεν ἐκ τῶν ἰδίων λουτρῶνα καὶ τὰ δύο ἀποδυτή-
ρια καὶ τὸ φριγ(ι)δάριον καὶ τὸ Νυμφαῖον ἐκ θεμελίων σὺν παντὶ τῶι
κόσμωι αὐτῶν καὶ τοῖς ἀγάλμασιν καὶ τὸ ὑδρεῖον καὶ τὸ ὕδωρ τὸ
ψυχρὸν εἰσήγαγεν, συναρχιερωμένης αὐτῶι τῆς γυναικὸς Οὐαλε-
ρίας Φροντωνίμης, καὶ παρέδωκεν συντετελεσμένα πάντα ἐπ(ὶ) στε-
12 φανηφόρων[4].

Le gouverneur de Thrace Tullius Maximus était connu déjà par des monnaies de nombreuses villes, dont Augusta Trajana. C'était comme ici sous le règne de Marc Aurèle et de Lucius Verus, entre 161 et 169[5]. L'éditeur propose de dater l'inscription de 162—163.

---

[1] Voir les études précédentes dans cette revue, tome IX (1967), 107—119 : I, *Une famille thrace dans une inscription d'Athènes*; II, *Une dédicace à Serdica*; III, *Un relief funéraire en Macédoine*; IV, *Un épisode numismatique apocryphe de l'histoire des rois thraces*; X (1968), 77—85 : V, *Sur quelques fragments de décrets à Istros* (cf. *Bull. Épigr.* 1973, 303, sur le chapitre III du livre de I. Stoian analysé là).

[2] Elle est déjà mentionnée par C. Jireček, dans son ouvrage toujours intéressant, *Das Fürstenthum Bulgarien* (1891), 415, dans la note 1 de la page 15, où sont énumérées les stations thermales à cette époque.

[3] *Inscription relative à l'édification d'un établissement de bains près de Stara Zagora.* Cet article a été signalé *Bull. Epigr.* 1968, 345, où l'on a fait prévoir la présente publication.

[4] La ligne 12 est gravée en tout petits caractères au-dessous de la ligne 11, qui remplissait pratiquement le bas du cadre de l'inscription.

[5] Cf. A. Stein, *Die römischen Reichsbeamten von Thracia* (Sarajevo, 1920), 28—29 ; E. Groag dans *PW* s. v. *Tullius* (1943), n. 44. Dans ce dernier article, on exclut le début de cette période.

StCl. XVI. 1974. p. 53 — 88. Bucureşti

L'auteur des travaux aux Thermes d'Augusta Trajana était alors grand-prêtre du culte impérial. Il porte l'ethnique de Nicomédie. C'est un nouveau témoignage, s'ajoutant à beaucoup d'autres inscriptions, de l'afflux des Grecs de Bithynie dans les villes thraces, entre le Danube et la Propontide, à partir de Trajan [6]. Il est intéressant de constater que ce titulaire d'une charge très importante dans la cité de Thrace ne se présente pas comme un citoyen de cette ville ; résidant à Augusta Trajana, il a gardé son ethnique « Nicomédien ».

Sa femme est associée à sa charge en qualité de grande-prêtresse, comme il est normal ; elle participe à la libéralité et à l'honneur. Selon l'éditeur, elle s'appelait Φροντονίμη. Le nom me paraît impossible à accepter. Il me semble clair que le lapicide ou l'éditeur [7] a commis une confusion des plus faciles entre un *mu* et un double *lambda* ; la femme s'appelait Φροντωνίλλης, ***Frontonilla***, nom correct et connu.

L'inscription, placée au-dessus de la porte d'entrée, a le mérite d'énumérer les parties des Thermes. Il y avait une salle de bains, λουτρών, et deux pièces pour le déshabillage, τὰ δύο ἀποδυτήρια. Φριγ(ι)δάριον est, comme l'éditeur l'a vu, un mot nouveau, transcription de *frigidarium*. Il faudra introduire dans les dictionnaires ce mot venu de Rome [8]. Mais il ne faut pas croire avec l'éditeur qu'il a pris une place vacante, c'est-à-dire qu'un mot de ce sens n'existait pas en grec [9]. Une inscription de Stratonicée, à Lagina [10], mentionne le travail d'un revêtement de plaques de marbre polychrome, (ἐσκ)ούτλωσαν δὲ καὶ λίθῳ ποικίλῳ, dans un portique d'un édifice thermal, στοὰν [τοῦ Ἁδρια?]νίου [11] βαλανείου ; ce portique était attenant à un édifice ou à une pièce, τὴν πρὸς ΤΟΥΣ ΧΡΟΛΟΥΣΙΩ [12]. On avait évoqué : « peut-être πρὸς τῷ Ἁδριανείῳ » ;

---

[6] Cf. par exemple après T.R.S. Broughton dans *Econ. survey of Ancient Rome*, IV (1938), 874—875, E. Gren, *Kleinasien und der Ostbalkan* (Uppsala, 1941), 18, note 58 ; maintenant les index des volumes de *IGBulg.* aux ethniques de Nicée, Nicomédie, etc. ; pour les marbriers de Nicomédie en Thrace, provisoirement *Hellenica*, XI—XII, 35—36, pour la σύνοδος Νικομηδέων λιθοξόων à Nicopolis de l'Istros. Nous avons expliqué, Jeanne Robert et moi, *Bull. Epigr.* 1967, 375, une intéressante inscription funéraire de Philippoupolis, qui montre dans la ville, à côté d'artisans et de petits commerçants qui ont honoré de couronnes le défunt, deux groupements de Nicéens et de Nicomédiens. A cette occasion, nous avons rappelé la présence de Nicéens et de Nicomédiens à Philippoupolis même, à Serdica et à Nicopolis de l'Istros. D'autre part, il est intéressant de noter, à la fois dans le vocabulaire politique de la Bithynie et dans celui des villes de la côte roumaine et bulgare du Pont-Euxin, ces mots rares que sont les termes élogieux δημοφίλητος et δημοσώστης ; voir *Bull. Epigr.* 1963, 263, p. 176. *Ibid.*, p. 177, le mot ἀνεξοδίαστος, « inaliénable », dans les inscriptions funéraires, commun surtout à la Bithynie et à la Thrace ; indication précise des localités et des références.

[7] L'inscription étant reproduite en fac-similé, on ne peut décider d'où vient l'erreur. Il en sera de même plus loin pour la ligne 11.

[8] Sur la nécessaire insertion des mots transcrits du latin dans les dictionnaires grecs voir les réflexions de Ad. Wilhelm, *Wiener Studien*, 46 (1929), 227—232, à propos du Liddell-Scott-Jones. Le Supplément en a tenu compte en principe (cf. p. VI), mais très imparfaitement.

[9] « Pour le local avec le bassin à l'eau froide, il n'y a pas de mot identique en langue grecque. C'est pour cela qu'est employé le mot latin *frigidarium* avec une terminaison grécisée ». Si j'ai pu utiliser, ici et ci-après, non seulement le résumé en français, mais le texte bulgare détaillé, c'est grâce à la traduction que m'a fournie une de mes auditrices grecques de l'École des Hautes Études, M[me] Catherine Asdracha.

[10] J. Hatzfeld, *Bull. Corr. Hell.* 1920, 90, n. 20, l. 11—13, d'après une copie de J. Chamonard.

[11] Restitué par Ad. Wilhelm, *Philol. Woch.* 1922, 23—24 ; d'où *SEG*, IV, 241.

[12] Copie de J. Chamonard.

correction violente. Ad. Wilhelm a su y reconnaître, à bien moindres frais: πρὸς τῷ ψυχρολουσίῳ [13]. Cela ne fait pas de doute, même si la vérification n'est pas possible [14]. Le nom de cette pièce entre dans une famille de mots variés, attestés largement, et, à l'occasion, dès le Ve siècle [15], ψυχρολουσία, ψυχρολουτεῖν, ψυχρολουτρεῖν, ψυχρολούτης. Ce dernier mot est connu précisément par sa transcription en latin, déjà chez Sénèque, sous la forme *psychrolyta.* Si ψυχρολούσιον n'est connu encore que par une inscription, c'est un hasard ; j'ai plusieurs fois attiré l'attention sur la différence entre un *hapax*, originalité et découverte d'un auteur, et un *hapax* de hasard, surnageant après les grandes pertes subies dans la transmission du vocabulaire technique et administratif comme du vocabulaire familier. L'existence de ψυχρολούσιον et la relative fréquence ancienne des mots de cette famille met en mesure de mieux apprécier l'introduction de cet autre *hapax*, la transcription de *frigidarium*, dans cette province de Thrace proche de la région de frontière linguistique.

Les constructions offertes par le Nicomédien aux Nymphes et à la Ville comprenaient aussi un Nymphée [16]. Pour lui, comme pour toutes les autres constructions, le travail a été fait ἐκ θεμελίων, depuis les fondations (ce ne fut pas une réparation ou une reconstruction), et il a comporté, outre le gros œuvre, « toute la décoration » (chapiteaux, moulures, stucs ou plaques de marbre, etc.) et les statues retrouvées en si grande abondance dans certains édifices thermaux et qui offrent toute sorte de types divins, mythologiques et de personnifications. Le ὑδρεῖον, réservoir, est identifié par l'éditeur [17], comme les autres pièces, et il a donné un plan de l'ensemble de cet édifice rectangulaire.

Le grand-prêtre mentionne spécialement qu'il a fait construire une canalisation d'eau froide, τὸ ὕδωρ τὸ ψυχρὸν εἰσήγαγεν, «il a fait venir de l'eau froide »[18]. Cela indique que l'eau minérale était trop chaude pour le bain, comme il arrive souvent. Dans la station des Bains Royaux de Prousa en Bithynie, une épigramme du VIe siècle p. C. est toute consacrée à célébrer ce fait que l'eau est naturellement à la température convenable et qu'elle n'a ni à être réchauffée ni à être refroidie, οὐδὲ ῥόου ψυχροῦ

---

[13] *Loc. cit.*; d'où *SEG*, IV, 241 ; d'où Liddell-Scott-Jones s. v.

[14] Jeanne Robert a constaté que le mauvais estampage, dont on a la partie droite, ne permettait pas de vérification à ces lignes.

[15] Voir le Thesaurus et Liddell-Scott-Jones.

[16] L'éditeur y voit « un édifice indépendant, qui se trouvait au sud du bâtiment du bain ».

[17] « Le captage, τὸ ὑδρεῖον (pièce n° 6), se trouve au nord du grand bassin. Il se présente comme une fosse carrée souterraine, construite contre la principale source minérale. Elle avait beaucoup d'arcs, qui s'appuyaient sur des colonnes de briques ». Un témoignage récent sur un ὑδρεῖον à Éphèse (*Bull. Épigr.* 1960, 346 ; 1965, 340 ; *Jahreshefte*, 45 (1960), *Beiblatt*, 25) : γραμματεὺς γενόμενος τοῦ δήμου ἐκ τῶν ἰδίων καθ' ἃ ὑπέσχετο τὸ ὑ[δ]ρεῖον τῇ γλυκυτάτῃ πατρίδι κατεσκεύασεν. D'autres à Sébastè de Phrygie (*SEG*, VI, 181), à Balboura (*Bull. Épigr.* 1959, 414), à Ancyre de Galatie : τοῦ ὑδραγωγίου καὶ ὑδρίου τοῦ — (*Arch. epigr. Mitt. Österr.* 1885, 115, n. 67 ; E. Bosch, *Quellen zur Geschichte der Stadt Ankara im Altertum* (Ankara 1967), p. 369, n. 306) ; sans parler de l'ὑδρεῖον d'un Sarapieion à Délos (*I. Délos*, 2620). A Didymes, *I. Didyma*, 140 et 327 ; dans 262, l. 6, ὑδρεῖα suivi de lettres, non expliquées, est sans doute à transformer en ὑδρεγδοχῖα.

[18] Il n'y a pas à s'arrêter sur les explications confuses de l'éditeur selon qui « τὸ ὕδωρ τὸ ψυχρόν sont deux substantifs qui ne sont pas unis par une copule », etc. Il nie qu'ils signifient « eau froide » et les fait dépendre du verbe κατασκευάζειν, construire.

éloge ou de cet auto-éloge : au IV[e] siècle, à Laodicée du Lycos, le vicaire d'Asie Skylakios fit élever un édifice en douze mois ; à Constantinople, Proclus, préfet de la Ville, érigea au cirque l'obélisque de Théodose en trente deux jours [27]. C'est « au plus vite », τάχιστα, que fut élevé, vers 382, le rempart d'Anemourion en Cilicie, et pour un tel objet la rapidité était requise [28]. Au II[e] siècle, à Thyatire en Lydie, un commissaire, chargé du revêtement en marbre d'une partie de l'Hadrianeion [29], « a remis le travail achevé dans les six mois », ἀποκαταστήσαντα τὸ ἔργον τέλειον ἐν μ[ησὶ]ν ἕξ; l'expression est tout à fait comparable [30]. A Ephèse, le grand-prêtre d'Asie Titus Flavius Montanus « acheva le théâtre et le consacra au cours même de sa grande-prêtrise », τελειώσαντα τὸ θέατρον καὶ καθιερώσαντα ἐν τῇ ἀρχιεροσύνῃ[31].

A Antioche de Pisidie, une construction en bois fut réalisée par un *munerarius*, pour les combats de gladiateurs et les chasses, en deux mois : *[in]tra duos men[ses a]mphitheatrum ligne[u]m fecit* (L. Robert, *Gladiateurs dans l'Orient grec*, p. 140, n. 92, d'après W. M. Ramsay). A Corinthe, J. H. Kent, *Corinth*, VIII 3 (1966), n. 153, il est dit d'un agonothète : *omnib [us aedificiis Cae]sareon novatis co[eptam stoam? cito peregit*; le *cito* correspond à peu près au τάχιστα d'Anemourion.

Il est tout naturel que cet édifice thermal ait été dédié aux Nymphes par Hiéronymos. L'éditeur ne parle pas de trouvailles antérieures. Il en est cependant fait mention dans le Corpus de Bulgarie de G. Mihailov, *IGBulg.*, III 2 (1964), 1663—1664, aux Starozagorski bani. Le n° 1663 est le rappel d'une indication de D. Zontchev [32], qui a parlé des bains antiques et d'une inscription illisible de 11 lignes couverte de calcaire [33] ; on n'y pouvait lire que θεοῦ Σεουήρου ἔγγονον et constater que la ligne 3 avait été martelée ; Zontchev reconnaissait Sévère Alexandre ; G. Mihailov n'exclut pas Elagabal. Le n° 1664 [34] attestait à ces bains le culte des dieux de la santé, Asclépios et Hygie : Καπετωλεῖνος Ἀσκληπιῷ, Ὑγιῇ δῶρον ἔθηκα. Cette dédicace fut trouvée, dit le lemme, « una cum anaglypho trium Nympharum inscriptione carente ». Il doit s'y ajouter le relief signalé par D. Nikolov : « pendant les fouilles on a trouvé un fragment d'une petite plaque des trois Nymphes ».

Il faut faire intervenir ici, pour le culte des Nymphes à ces Thermes, une autre catégorie de documents. Depuis longtemps — et je pourrais le faire dans la suite de ces études 'balkaniques' — je voudrais montrer que, chaque fois que les monnaies de villes de Thrace et Mésie représentent les Nymphes ou les Charites, il y avait des sources thermales, avec établisse-

---

27 *Laodicée du Lycos*, 340—342.

28 *Bulletin Épigraphique* 1973, 480.

29 *IGR*, IV, 1290 : ἐργεπιστάτην σκουτλώσεως οἰκ[οβα]σιλικοῦ (pour cette restitution et ce terme, cf. *Bull. Épigr.* 1973, 475, à la fin) τοῦ ἐν τῷ Ἀδρι[αν]είῳ.

30 J'ai cité ce texte dans *Laodicée du Lycos*, 342, n. 1, et fait attendre « une indication semblable méconnue » dans l'inscription d'Augusta Trajana.

31 *Ephesos*, II, *Theater*, n. 61 B.

32 *Bull. Inst. Arch. Bulg.*, 12 (1938), 349—353.

33 Les termes « sub fonte in piscina feminea thermarum » doivent s'appliquer à la construction de l'époque turque.

34 Publié par V. Dobrouski.

ment, non point nécessairement dans la ville, mais sur le territoire [35]. Ainsi encore à Anchialos les concours en l'honneur des Nymphes, Nymphaia, sont ceux qui honoraient, en leur séjour, les Nymphes des Bains d'Aytos, Aytoski bani, *Aquae Calidae*, à 17 kilomètres au nord-ouest de la ville, mais sur son territoire [36].

Deux bronzes d'Augusta Trajana à l'effigie de Crispine montrent les trois Nymphes, dont deux portent des cruches ; sur les têtes des déesses et entre elles, on a représenté les sommets de trois arbres [37]. Ce sont les Nymphes de Starozagorski Bani, celles de l'établissement thermal, à 15 km. de la ville antique d'Augusta Trajana et de la ville moderne de Stara Zagora, et les arbres évoquent le parc de la station antique au flanc de la Sredna Gora ; ils contribuaient au pittoresque que signale pour aujourd'hui le guide touristique. Sous Crispine, on a célébré par cette émission quelque addition ou transformation des édifices.

Une autre émission de la ville figurait les trois déesses nues [38]. Il n'importe qu'on les appelle Nymphes ou, parce qu'elles sont nues, Charites. F. Imhoof-Blumer avait fort bien, à son ordinaire, traité de la question [39]. J'ajouterai autre chose. Si les Nymphes sont normalement les déesses des sources, thermales ou non, il n'est pas moins vrai que les

---

[35] Je l'ai indiqué avec quelque détail, à propos de la numismatique et des bains de Germè de Mysie, dans *Villes d'Asie Mineure*[2] (1962), 398, note 1. J'ai cité Marcianopolis, Anchialos, Deultum, Apollonia du Pont, Bizyè, Hadrianopolis, Plotinopolis, Trajanopolis, Pautalia et enfin Augusta Trajana.

[36] Voir mes observations à ce sujet *Rev. Phil.* 1959, 223—225 ; *Bull. Épigr.* 1965, 1. Cf. aussi *Studii Clasice*, 9 (1967), 116—119, pour l'identification d'une monnaie de Philadelphie de Lydie parmi les nombreuses monnaies trouvées dans la source (pour l'ensemble, voir *Rev. Phil.*, *loc. cit.*, 224, n. 4).

[37] F. Imhoof-Blumer, *Nymphen und Chariten auf gr. Münzen* (1908), p. 188, n. 501, et Pl. XII 2. Ce sont des exemplaires de Löbbecke et de Berlin, déjà publiés et reproduits en planches.

[38] F. Imhoof-Blumer, *loc. cit.* : « *Kat. Brit. Mus. Thrace*, 177, 2 (publié en 1877) ist eine Münze von Augusta Traiana mit... den drei nackten Göttinnen beschrieben ; von diesen scheinen die beiden äusseren Blumenbüschel zu tragen ».

[39] *Loc. cit.*, 183—184, au sujet de monnaies de Marcianopolis : « Pick nomme le groupe Charites [dans le Corpus des monnaies], mais il remarque postérieurement *Jahrbuch arch. Inst.*, XIII, 149, n. 31, que sans doute la plus grande partie des images monétaires de Thrace dans lesquelles on voit ordinairement les Charites, paraissent représenter des Nymphes, car celles-ci apparaissent à l'occasion nues dans d'autres monuments. La trouvaille sur l'Èbre supérieur, que signalait Dobrusky, *Bull. Corr. Hell.*, 21 [1897], 119 sq., contient effectivement une série de reliefs votifs thraces sur lesquels les Nymphes sont représentées nues (n. 1—12), tantôt les trois de face, tantôt celle du milieu vue de dos, soit enlacées ou dansant, souvent avec des cruches à leurs pieds. De l'examen des types rassemblés comme Charites dans ma collection de moulages il ressort que les figures ici décrites de Marcianopolis sont à exclure comme étant sûrement des Nymphes ; leurs attributs, cruche et couronne, ne permettent là-dessus aucun doute. Seul le type n. 588 n'est pas, pour l'ordonnance et l'attitude, à distinguer des représentations connues des Charites. Mais cet accord dans la figuration des Charites et Nymphes, apparentées entre elles, se montre aussi dans les reliefs votifs mentionnés ci-dessus, avec même la vue de dos de la figure centrale dans un groupement de trois Nymphes demi-nues, qui tiennent devant elles des vasques en coquille. Aussi rien ne s'oppose à l'idée que le trio de déesses nues sur des monnaies d'autres villes de Thrace, Deultum (Alexandre et Mamea), Hadrianopolis (Tranquilline) et Trajanopolis (Caracalla), sont à rapporter aux Nymphes ; ne s'y oppose même pas le fait que dans les deux dernières villes on a frappé au type des Nymphes vêtues (Hadrianopolis au temps d'Antonin le Pieux, Trajanopolis de Marc Aurèle et Septime Sévère) ; car ces types de Nymphes se présentent comme les plus anciens. Le fait qu'une des figures nues d'une pièce de Trajanopolis laisse couler de l'eau par terre (n. 504) parle précisément pour la nouvelle interprétation ». *Ibid.*, 195, en tête du catalogue des Charites : le groupe des trois déesses nues est ordinairement pris pour les Charites ; « mais, après ce qui fut dit plus haut

Charites, déesses nues, sont tout aussi normalement considérées comme les patronnes des établissements de bains. J'ai eu à réunir de nombreux témoignages sur « les bains des Charites »[40]. Les épigrammes tardives qui décrivent des bains les associent normalement aux Charites. Ces divinités peuvent y résider avec les Nymphes ou bien il n'est question que d'elles. Des bains s'appellent « le bain des Charites », ὄντως δὴ Χαρίτων λουτρὸν τόδε; ce sont les Charites qui confèrent à un bain sa χάρις[41]. Les types des deux triades se sont d'autant plus confondus [42] que les deux groupes de déesses avaient les mêmes fonctions dans les bains. Un très bel exemple sur mosaïque avec inscription du Bas-Empire dans un bain sur la côte de la Cilicie Trachée dans la région de l'Antre Corycien, *Bull. Epigr.* 1974, 612.

Les Charites — ou « Nymphes nues » — sur la monnaie d'Augusta Trajana à Londres sont donc, de toute façon, les déesses des « Bains de Starazagora ». Il y a plus. L'image du droit est celle de l'impératrice Faustine la Jeune. Dès lors, la monnaie est à mettre en relation avec l'inscription de Hiéronymos, dont la dédicace aux Nymphes et à la Ville est placée sous l'invocation du salut de Marc Aurèle et de sa femme Faustine la Jeune, comme de Lucius Verus [43]. Je n'hésite pas à conclure que l'émis-

---

et comme les attributs des déesses ne sont pas toujours décisifs et que pour plusieurs des localités en question le culte des Nymphes et des Charites est également attesté [on peut légitimement admettre le culte des unes et des autres en toute ville grecque], il n'est pas exclu que l'une ou l'autre des représentations, surtout parmi les tardives du IIIe siècle, soit à rapporter aux Nymphes ». — Les reliefs des Nymphes de Bourdapa, publiés par Dobruski, sont repris, quand il y a une inscription, dans G. Mihailov, *IGBulg.*, III 1 (1961), n. 1338 — 1368, avec photographies Pl. 160—173, où l'on voit le mélange des deux types de la triade; vêtues, de face, et nues, soit dans la pose classique des Charites soit toutes les trois de face. Près des figures nues sont le plus souvent placées des cruches d'où coule l'eau, ce qui n'arrive pas pour les Nymphes vêtues. Il est à noter que quatre des reliefs des Charites ou Nymphes nues portent expressément une dédicace aux Nymphes : 1342, Νύφαις εὐχήν (avec la disparition du *mu*, qui, courante et très ancienne, a mené au toponyme Nif; cf. *Opera Minora*, IV, 395; I. I. Russu, *Studii... ist. veche*, 13 (1962), 229, a cru voir un *nu* intercalé après l'*upsilon*; c'est une erreur); 1345, Κυρίαις Νύνφαις; 1346, Νύμφες; 1356, Κυρίαις Νύμφαις. Cf. G. Kazarow, *PW* s. v. *Thrake, Religion* (1936), 509 : à Burdapa, « teilweise erscheinen die Göttinner im Charitentypus »; cf. aussi 511; il n'a pas connu les développements de F. Imhoof-Blumer. Aux *Aquae Calidae* d'Aytos, sur le territoire d'Anchialos, la dédicace [Κυ]ρίες Νύφες (sur cette forme sans *mu* voir ci-dessus), *IGBulg.*, I, 380 et Pl. 206, est gravée sur « un relief représentant les Nymphes sous la forme des trois Grâces » (*Rev. Phil.* 1959, 223). Du même lieu la dédicace « aux Nymphes d'Anchialos » n. 381 est ornée d'un relief avec les Nymphes vêtues. Sous Maximin, une émission d'Anchialos figure ces Nymphes vêtues, *Rev. Phil.* 1959, 224.

[40] *Hellenica*, IV (1948), 78—81. J'ai renvoyé aussi à deux articles de M. Rubensohn.

[41] Voir les textes cités intégralement *loc. cit.* Depuis lors une épigramme du Bas-Empire sur mosaïque dans un bain de l'Osroène, à Sultan Tepe, entre Karrai et Édesse, *Bull. Épigr.* 1955, 234 : [Νύμφ]ων καὶ Παφίης Χ[αρί]των δ'ἅμα λοῦτρον ἐτύχθην, | [λυσί]πονον καμάτων, ἀκεσώδυνον, ἄλκαρ ἀνίης, | [αἰὲ]ν εὐφροσύνῃ μεμελημένον; Panakia, déesse de la Santé, y réside.

[42] Une base de Magnésie du Méandre (*I. Magnesia*, 252; *Hellenica*, IV, 65, n. 3) devait être placée à une fontaine. L'inscription mentionne « le flot ininterrompu des Nymphes », Καλλιπαρθένιος πηγὴ ἀέναος, νᾶμα Νυμφῶν ἀνέκλειπτον. Or, un dessin incisé représente trois femmes nues se tenant par les épaules; deux d'entre elles tendent une fleur; Ad. Wilhelm, *Jahreshefte*, 4 (1901), *Beiblatt*, 35—36, a remarqué que le mot ἀέναος était une addition. O. Benndorf, *ibid.*, note 12, expliquait que « bien que la femme du milieu soit elle aussi de face, il ne fallait pas méconnaître le groupe connu des Charites; il est intéressant qu'ici aussi, comme souvent par ailleurs à époque tardive, il tienne la place des Nymphes aux fontaines et dans les bains; cf. O. Jahn, *Europa*, 38 sqq. ».

[43] Après ce que j'ai dit ci-dessus, cela n'a pas d'importance qu'à Augusta Trajana le type des déesses nues ne soit pas postérieur à celui des déesses vêtues (voir à la note 39 une phrase de F. Imhoof-Blumer), mais antérieur.

sion fut frappée à l'occasion de l'inauguration des bâtiments construits par le Nicomédien pendant sa charge de grand-prêtre. Ainsi la numismatique d'Augusta Trajana se joindra aux données de l'épigraphie pour l'histoire des bains de Stara Zagora et une monnaie reçoit de la nouvelle inscription son explication complète et sa date [44].

VII. DE PÉRINTHE À APAMÉE, CYZIQUE ET CLAROS

1. UNE INSCRIPTION DE PÉRINTHE

Il y a quelques années, nous sommes allés à trois reprises sur le site de Périnthe [1]. C'est, contre la côte de Thrace, un site typique d'une colonie grecque : on dirait d'une île escarpée [2], placée parallèlement à la côte, si une mince langue de terre ne la rattachait au continent [3]. La carte marine donne une bonne image de cet établissement avec son port abrité [4]. L'agglomération moderne s'étend sur le continent, l'isthme et le flanc nord de la colline ; son nom, Eregli, perpétue le nom d'Hérakleia que porta Périnthe à partir de la Tétrarchie, tout comme Eregli de la mer Noire perpétue Hérakleia du Pont, Benderegli la Pontohérakleia. Les deux photographies montrent à la fois l'assiette de la presqu'île, de la ville antique et aussi la disposition des maisons modernes ; l'autre versant de la colline tombe abrupt sur la mer, se défend de lui-même et ne supporte pas de constructions, en sorte que la ville antique se présentait au regard

---

[44] Sur ce lien entre monnaies et inscriptions, je me bornerai à renvoyer à nos récentes considérations *Bull. Épigr.* 1973, 379, sur les monnaies d'Éphèse avec dieux-fleuves et les travaux d'adduction d'eau, dont la relation fut établie par O. Benndorf et confirmée et développée par J. Keil.

[1] Cf. *Opera Minora*, IV, 241 (avec S. Lando, alors professeur de littérature française à l'Université d'Istanbul) ; 261 (en 1963 ; observations sur le site et révision de trois inscriptions) ; 277 (en 1964, avec notre ami Nezih Fıratlı, conservateur au Musée des Antiquités d'Istanbul). Pour certaines des révisions, voir *Bull. Épigr.* 1972, 286 (pour d'autres inscriptions de Périnthe, voir aussi *ibid.*, 286 *a*).

[2] A propos du siège de Périnthe par Philippe II en 341—340, Diodore, XVI, 76, évoque très précisément le site de la ville et la disposition des maisons sur la pente : Συνεβάλλετο δὲ τοῖς πολιορκουμένοις ἡ φύσις τῆς πόλεως πολλὰ πρὸς τὴν τῶν ὅλων νίκην. Ἡ γὰρ Πέρινθος κεῖται παρὰ θάλασσαν ἐπί τινος αὐχένος ὑψηλοῦ χερρονήσου σταδιαῖον ἐχούσης τὸν αὐχένα. Τὰς δ'οἰκίας ἔχει πεπυκνωμένας καὶ τοῖς ὕψεσι διαφερούσαις. Αὗται δὲ ταῖς οἰκοδομαῖς ἀεὶ κατὰ τὴν εἰς τὸν λόφον ἀνάβασιν ἀλλήλων ὑπερέχουσι καὶ τὸ σχῆμα τῆς ὅλης πόλεως θεατροειδὲς ἀποτελοῦσι. Il développe les conséquences pour le siège, les maisons formant des remparts derrière les vrais remparts une fois occupés à grand-peine.

[3] Brève description exacte chez le géologue A. Viquesnel, *Voyage dans la Turquie d'Europe, Description physique et géologique de la Thrace* (1868), II, 149 : « Erekli... est adossé à un monticule qu'une langue de terre réunit au continent ; cette petite ville se compose de 130 maisons, la plupart grecques ; on y compte 20 boutiques et plusieurs hans [on était sur la route de Salonique à Constantinople]. Le monticule battu par les flots de tous côtés, excepté du côté de la terre, offre une altitude de 30 à 40 mètres et supporte cinq moulins à vent. On y voit des vestiges de ruines anciennes, entre autres les beaux restes d'un théâtre. À l'époque de notre passage, on faisait des fouilles pour en prendre les matériaux en marbre blanc. Cet acte de vandalisme s'exécutait sans aucune opposition de la part des autorités ». Sur ce dernier point, cf. G. Seure, *Bull. Corr. Hell.* 1912, 538 : « à Périnthe, où depuis de longues années la population les exploite comme carrières de pierre, les cimetières n'ont jamais fourni que des épitaphes romaines » : cet archéologue aurait voulu rechercher la nécropole grecque.

[4] La carte anglaise est reproduite par E. Oberhummer dans *PW* s. v. *Perinthos*, 803—804, en pleine page.

de même façon que la ville moderne. Le sommet offrait un point d'observation excellent et sur le continent et sur la mer de Marmara[5]. La planche 1 fut prise d'assez loin pour montrer le site de la presqu'île ; elle fournit un assez bon commentaire au σχῆμα θεατροειδές de Diodore. Au premier plan, la vaste étendue des champs de céréales — blé et maïs — dont j'aurai à parler plus loin. La planche 2, prise de bien plus près, fait voir à peu près l'ensemble du site antique, détaille davantage les constructions modernes et surtout montre le golfe qui détermine la presqu'île et offrait abri aux navires contre tous les vents sauf de l'Est[6].

Dans l'été 1964, on nous signala une inscription conservée dans le camp militaire, au bas de l'extrémité nord-est de la presqu'île, c'est-à-dire à gauche sur mes photographies. Nezih bey obtint du commandant l'aimable autorisation d'y avoir accès et de la photographier en toute tranquillité après l'avoir déplacée[7]. C'était un autel de marbre blanc. Je donne, planche V, une des photographies que j'ai prises. On lit :

Ἀγαθῆι [τύχηι]
Τὸ συνέδρ[ιον]
3 τῶν Φιλαπαμέω[ν]
τὸν βωμὸν
τῇ Ὁμονοίᾳ
εὐτυχῶς.

L'écriture incite à dater cette dédicace de l'association des Philapameis à la Concorde de l'époque impériale avancée, avec notamment les *upsilon* barrés et le *phi* débordant la hauteur de la ligne. Qu'il y ait une ligature, ligne 3, dans le nom de l'association, entre le *mu* et l'*epsilon*, ne vient pas — ce me semble — d'un goût précis pour la mode de la ligature, mais du désir de faire loger dans une ligne un nombre de lettres bien supérieur à celui des autres lignes ; à mesure qu'il avançait dans cette ligne, le lapicide serrait les lettres. L'ensemble est composé de façon harmonieuse, chaque ligne offrant un sens complet ; les lignes sont « découpées » très logiquement.

Récemment Z. Taşlıklıoğlu a publié cette inscription[8] avec de petites inexactitudes[9] et le commentaire reste à faire[10].

---

[5] Cf. A. Viquesnel, *loc. cit.*, 149 : « Le moulin à vent, placé sur le mamelon le plus élevé et le plus oriental, a servi de signal aux officiers russes » ; cf., sur l'autre signal pour triangulation, p. 152, la tour de l'horloge de Rodosto. Cf. Prokesch von Osten (titre à la note 25), 361 : «der Ausblick von dieser Küste ist wunderschön ».

[6] Voir plus loin une autre photographie d'ensemble planche 3.

[7] Je l'ai signalé *Opera Minora*, IV, 277 (*Annuaire du Collège de France, 65e année*, 1965).

[8] *Trakyada epigrafya arastırmaları* (Istanbul, 1972), pp. 122—124, n. 8, et fig. 81. Le titre complet dans *Bull. Épigr.* 1972. La pierre avait été alors transportée dans le jardin de l'école. On savait qu'elle avait été trouvée au cap Mola ; c'est l'extrémité de la presqu'île, où se trouve le camp militaire. Cet éditeur a donné ces dimensions : hauteur 94 cm. ; largeur, en haut 36 cm. et en bas 50 cm. ; épaisseur 31 cm. ; lettres de 3 cm.

[9] Ligne 3, τῶν φιλαπαμ[ειῶν]. Ligne 5, τῆι Ὁμονοία[ι]. Les premières lettres — l'article — ne sont pas nettes sur la photographie publiée. Sur mes photographies, on voit très clairement qu'il n'y a pas un *iota* adscrit à la fin de l'article, mais un *êta* dont les deux hastes verticales sont isolées, la barre horizontale ne les rejoignant pas, mais flottant entre elles, selon une mode qui peut affecter cette lettre.

[10] Cf. *Bull. Épigr.* 1972, 286. Sous ce même numéro, pp. 424—425, observations sur les inscriptions de Périnthe-Héraclée publiées là par ce savant et dont au moins quatre sur dix

L'autel fut dédié à la Concorde, Homonoia, par un groupe qui s'intitule les Philapameis, les amis d'Apamée ou des Apaméens. Le terme *synedrion* est d'un large emploi pour des associations de nature diverse. Φιλαπαμεύς est ici un *hapax*, composé comme d'autres termes bien connus ; ainsi, sans parler de φιλορώμαιος, les mots de la politique d'époque classique φιλολάκων, φιλοθήβαιος, φιλαθήναιος. Il suffit de voir les dictionnaires. Pour le dernier terme, il faut ajouter aux textes littéraires l'épitaphe athénienne, au Phalère, d'un Μέλας 'Αλεξίωνος 'Ασπένδιος φιλαθήναιος[11]. Celle-ci d'ailleurs rappelle à l'époque impériale cette épitaphe d'un Nicomédien, Reginus fils de Pollion, qui périt à Korykos, sur la côte de la Cilicie Trachée, mordu par un crabe ; il déclare qu'il « aimait Korykos, ville navarque », φιλήσας Κώρυκον τὴν ναυαρχίδα[12]. Les inscriptions apportent des mots de ce type qui montrent bien qu'on pouvait en créer un, pour exprimer l'attachement à telle ou telle ville, de façon illimitée[12a]. A Alexandrie d'Egypte un petit fonctionnaire romain, *uiator consulum praetorumque*, était *philalexandreus*[13]. Le généreux Romain établi à Kymè, L. Vaccius Labeo[14], avait comblé la ville éolienne de ses générosités[15]; il avait construit un bain pour les *neoi*, en avait assuré l'entretien par la donation de domaines et il avait réparé le gymnase. En récompense, « comme il est de règle pour ceux qui ont rendu les plus grands services au peuple », on lui décernait, avec toute une série de statues et de portraits, un temple dans le gymnase qui avait été l'objet de sa libéralité[16] et les titres de « fondateur et bienfaiteur ». Le personnage repoussa le temple et le titre de fondateur[17]. Dans la proclamation des couronnes, l. 31—32, et dans les inscriptions des quatre portraits, l. 38—39, il est désigné par cette formule pleine : Λεύκιον Οὐάκκιον Λευκίω υἱὸν Αἰμιλία Λαβέωνα φιλοκύμαιον εὐεργέταν. Il était officiellement « ami de Kymè ». Un peu

---

n'étaient pas inédites comme il l'a cru. *Ibid.*, n. 286 *a*, pp. 425—427, observations sur quatre brèves inscriptions publiées par M. Vickers, *Class. Rev.* 1972, 175, d'après les copies du général anglais Koehler et de ses compagnons en 1799.

[11] *IG*, II [2], 8393. J. Kirchner la date du I[er] siècle p. C.

[12] *MAMA*, III, 672 : 'Ρηγεῖνος Πωλλίωνος Νεικομηδεύς, φιλήσας Κώρυκον τὴν ναυαρχίδα, δηχθεὶς ὑπὸ παγούρου κεῖμε ἐνθάδε σὺν αὐτῇ. Sur *nauarchis* et sur la marine de Korykos à l'époque impériale et au Bas-Empire, cf. mes observations *J. Savants* 1973, 172, note 43.

[12a] On pourra conclure aussi à l'existence d'un adjectif φιλαίτωλος d'après l'anthroponyme *Philaitôlos*, nom d'un archonte à Delphes, au temps de la domination étolienne à Delphes, à la fin du III[e] siècle ; sa naissance, avec l'imposition de ce nom 'politique', se place déjà à la pleine époque de cette domination.

[13] *CIL*, III *Suppl.*, 6589 ; *IGR*, I, 1075, copie de P. Jouguet. L'inscription était bilingue, mais seul le texte latin est conservé pour la partie qui contient ce mot. Le mot est enregistré dans Liddell-Scott-Jones.

[14] Cf. J. Hatzfeld, *Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique* (1919), 111, 297, 298. Je ne suis pas d'accord sur la façon d'apprécier les honneurs décernés à ce « particulier » et à ce « Romain ».

[15] Je renvoie seulement, après *CIG*, 3524, à Schwyzer, *Dial. gr. ex. epigr.*, 647. La pierre, après avoir été dans la collection royale au Cabinet des Médailles, est au musée du Louvre. Cet établissement m'en a fait faire une excellente photographie pour publication dans mes études sur les enterrements publics (cf. *Antiqu. Class.* 1966, *Enterrements et épitaphes*, 413—416, pour le transport du cercueil prévu dans ce texte) et le culte des évergètes.

[16] Il ne faut pas oublier qu'à cette époque (ici début de l'Empire ; le phénomène remonte plus haut), le gymnase est, comme je l'ai marqué plusieurs fois, comme une seconde agora.

[17] Sur ce refus et sa tradition à l'époque julio-claudienne, voir M. P. Charlesworth, *Papers Br. Sch. Rom.* 1939, 1—11 : *The refusal of divine honours, an Augustan formula.*

plus tard, une dame romaine de Corinthe reçoit des honneurs de la confédération lycienne et de villes de la Lycie [18]. Un décret de Patara lui donne la qualité de φιλολύκιος[19] : φιλολύκιος οὖσα καὶ ἀνατεθεικυῖα τὸν ἑαυτῆς βίον εἰς τὴν πάντων Λυκίων εὐχαριστίαν, « étant amie des Lyciens et ayant consacré sa vie à plaire aux Lyciens et à s'attirer leur reconnaissance à tous ».

A Périnthe nous avons une association constituée « d'amis d'Apamée » et qui manifeste son activité en cultivant « la concorde » avec cette ville. Clairement, cette Apamée n'est pas la ville de Syrie sur l'Oronte, ni celle de Phrygie à Dinar, mais celle de Bithynie, le port sur l'autre rive de la Propontide [20], la Myrlea classique, détruite et refondée comme Apamée [21], devenue colonie romaine sous le nom de *Colonia Iulia Concordia Apamea* [22]. La ville était sur la côte, tout près de la moderne Mudanya qui sert de port à Brousse [23].

Ces relations de Périnthe avec Apamée sont intéressantes. Elles marquent bien les relations d'intérêts et de commerce entre les deux rives de la Propontide, qui ont des activités complémentaires. Le paysage de Périnthe est plat et nu. Il n'y a pas de bois, comme on le voit bien par les cartes de la végétation [24]. Toute cette côte et son arrière-pays thrace, c'est la région du blé, des céréales, des cultivateurs [25]. Près de là Rodosto

---

[18] Voir *Opera Minora*, II, 840—858 (*Revue Ét. Anc.* 1960).

[19] Voir *ibid.*, 842.

[20] Sur des citoyens d'Apamée que l'on doit lui attribuer, et non à une autre ville homonyme, voir mes remarques dans *Bull. Corr. Hell., Suppl. 1, Études Déliennes*, 442, n. 40.

[21] Cf. mes *Monnaies antiques en Troade*, 33—34 ; J. Grandjean, *Bull. Corr. Hell.* 1971, 292, n. 46.

[22] Corpus de son monnayage dans E. Babelon et Th. Reinach, *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure*, I 2 (1908), pp. 245—246, 249—264 ; E. Bosch, *Colonia Iulia Concordia Apamea sikkeleri*, extrait du *Tarih Dergisi*, 1 (1950), 2 (1952), 5 (1953).

[23] L'essentiel sur le site est donné par G. Perrot, *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie* (1872 ; voyage en 1861), 12 : « La ville antique se trouvait à un kilomètre environ vers le sud-est de Moudania, sur la route de Gheumlek [Kios, au fond du golfe] ; c'est du moins à peu près à cette distance que se rencontrent dans un même alignement, sur la plage, les restes de deux môles qui formaient le port d'Apamée et, sur la pente de la colline, le théâtre à 400 mètres environ du rivage. Ce théâtre a joué de malheur ; il a été découvert par hasard l'an dernier et le capitan-pacha a ordonné aussitôt qu'on le déblayât ; mais ce n'était pas, on se l'imagine aisément, dans une intention de curiosité scientifique. Il fait construire en ce moment à Moudania un quai et un môle ; il avait besoin de pierres ; ce monument, très bien conservé, se présentait à point pour lui en fournir. On a retrouvé en place, à ce qu'il paraît, presque tous les gradins en marbre blanc et une partie du mur de la scène ; mais, à mesure que les blocs antiques étaient dégagés de la terre qui les avait cachés et sauvés jusque là, on les emportait à Moudania où ils étaient équarris et retaillés suivant les besoins de la construction. Tout ce qu'on distingue maintenant, c'est l'emplacement du théâtre ; les blocs enlevés ont encore laissé sur le sol une empreinte qui elle-même s'affacera bientôt ». P. 13, une inscription latine honorifique provenant de l'orchestra du théâtre (elle a donné pour la première fois le nom de la ville) « avait été emportée, par ordre du capitan-pacha, à l'arsenal de Constantinople ».

[24] Les deux cartes de la végétation en Turquie que j'utilise sont une carte de la Direction Générale de la Carte au 1 : 800.000 et une carte de la Direction Générale des Forêts au 1 :2.000.000. Cf. *Hellenica*, XI—XII, 286 ; *J. Savants* 1973, 180, n. 67. Il y avait un peu d'oliviers, il y a cinquante ans, autour de la ville ; cf. E. Fickendey, cité ci-après 73 et n. 28.

[25] Cf. par exemple Prokesch von Osten, *Denkwürdigkeiten und Erinnerungen aus dem Orient* (1837), 358, à environ 20 milles de Rodosto, « die Spitze von Erekli, des Perinthus der Alten » ; 363, sur Périnthe : « die Landschaft rings ist kahles Ackerland, aber ein ehrwürdiges Ansehen geben ihm die Erdkugel, die alle Hügel im Umkreise von Herakleia krönen » ; 364 : « das Gestade trägt keinen Baum ».

sera au moyen-âge le grand port d'exportation des blés [26]. Ma photographie, planche 3, évoque bien, plus encore que la planche 1, les champs de blé devant le site de Périnthe. Une autre ressource de cette partie de la Thrace, ce sont les pâtures et les troupeaux. Elle est matérialisée par la photographie planche 4 : un parc à moutons, une *mandra*, en turc *ağil*, entre Périnthe et Salymbria (Selivri). Il est significatif de l'absence du bois et de la présence de bovins que nous ayons vu à Eregli-Périnthe sécher contre des murs du *tezek*, de la bouse de vache pour le chauffage [27].

Le contraste est brutal avec la région d'Apamée. Une zone de culture intense de l'olivier s'étend, en Mysie et en Bithynie, depuis l'embouchure du Rhyndakos sur la Propontide, par Mudanya (Apamée), Gemlik (Kios, Prousias sur mer) et tout le bassin du lac de Nicée jusque, à l'est de Nicée, au cours du Sangarios (Sakaria) à Lefke-Osmaneli (Leukai)[28]. « Les contrées de collines du golfe de Gemlik portent les forêts d'oliviers les plus étendues sur la mer de Marmara ; là aussi la côte sud est occupée de la façon la plus dense. Les centres principaux de culture sont Gemlik, Mudania et Triglia »[29]. Les collines qui séparent Mudanya-Apamée de la plaine de Brousse sont couvertes d'oliviers. Moltke, allant de Constantinople à Brousse en 1836, était frappé du contraste. « Je traversai jusqu'à Brussa une région qui, lorsque depuis des mois on n'a rien vu d'autre que les déserts de la Roumélie, apparaît doublement séduisante. Tout est ici cultivé, moins en blé qu'en vignes et en mûriers. . . . Pour ces derniers,

---

[26] Il suffit de renvoyer à W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, I, 243 (sous les Comnènes et les Anges), 285 (l'empire latin); II, 177. L'auteur mentionne « Héraclée (Erekli) » avec Rodosto, p. 285; cf. 431 (Héraclée assignée comme résidence aux Génois par Michel Paléologue). Cf. *Hellenica*, II, 137, pour l'attribution à la région de Rodosto et d'Héraclée-Périnthe de l'épitaphe à Venise, *CIG*, 7019. Ad. Wilhelm, *Serta Kazaroviana* (1950), 46, a adopté cette provenance et il a donné des renseignements sur le sort ultérieur de cette inscription : vue en 1915 à Vienne dans la collection Karl von Reininghaus et, peu d'années après la mort de ce possesseur (29 octobre 1929), entrée au Kunsthistorisches Museum de la ville. Il a approuvé (« einleuchtende Lesung ») ma correction de l'épitaphe de Panion *IGR*, I, 811 : ἐνπορίῳ pour ἐνσορίῳ *Hellenica*, II, 134 — 136, reprenant mon article dans *Istros*, I.

[27] Sur ce produit, voir mes *Lettres byzantines*, 19—38 (*J. Savants* 1961, 115—134). La nécessité de ce moyen de chauffage dans les villages des régions dépourvues de bois entraîne la nécessité de l'élevage de bovins, même étiques, comme aussi, dans les régions de l'Est de l'Asie Mineure, la chaleur animale qu'apportent ces bêtes dans la maison même où elles vivent avec les paysans; cf. U. Planck, *Die ländliche Türkei, Soziologie und Entwicklungstendenzen* (Frankfurt a. Main, 1972), 107—108. Naturellement, on peut joindre à cela bien des observations de ce genre pour les pays sans arbres. Mais il est particulièrement frappant de lire la même double observation pour une région des Alpes du Dauphiné il y a deux siècles. Dans le livre de N. Broc, *Les montagnes vues par les géographes et les naturalistes de langue française au XVIII[e] siècle* (Paris, Bibl. Nationale, 1963), 227, je lis ce témoignage d'un minéralogiste français, Dhellancourt, sur la vallée de la Romanche en 1785 : il y a « disette extrême de bois dans tous ses environs, où les habitants mêmes ne brûlent que de la fiente de bestiaux desséchée », et, l'hiver, les montagnards « n'ont d'autre ressource pour se soustraire au froid... que de se réunir dans les écuries ou les étables avec les bestiaux ». Cela rejoint la phrase du sociologue U. Planck et ce que j'avais extrait des récits de voyage dans la Turquie Orientale (Arménie) d'un officier français, le comte de Cholet, sur l'action conjuguée du *tezek* et des « effluves animales » (*Lettres Byzantines*, 31).

[28] Nous sommes passés plusieurs fois — et parfois souvent, ainsi de Nicomédie par Yalova à Gemlik et Brousse — à travers toute cette région. Voir la carte de E. Fickendey, *Der Ölbaum in Kleinasien* (Leipzig, 1922) et pp. 22—23 (cf. ci-après, page 73). En allant de Mudanya à Brousse, c'est à travers les oliviers que la route monte jusqu'au col.

[29] E. Fickendey, *loc. cit.*, 22.

leurs grandes feuilles d'un vert clair couvrent largement au loin les champs. L'olivier forme ici des bois considérables, mais il est planté. Toute la contrée richement cultivée rappelle fort la Lombardie, notamment la région de collines de Vérone »[30]. Moltke unit là dans un même tableau toute la région entre Mudanya et la ville de Brousse, y compris la plaine de Brousse. Le territoire d'Apamée, c'étaient les collines au sud de la ville, et elles sont couvertes d'oliviers. Dans une monographie sur la région de Brousse [31], un géographe américain, après une longue étude, a donné, p. 358, un croquis expressif de « l'utilisation du terrain » dans la région depuis Cyzique et sa péninsule jusqu'à l'est de Brousse et de

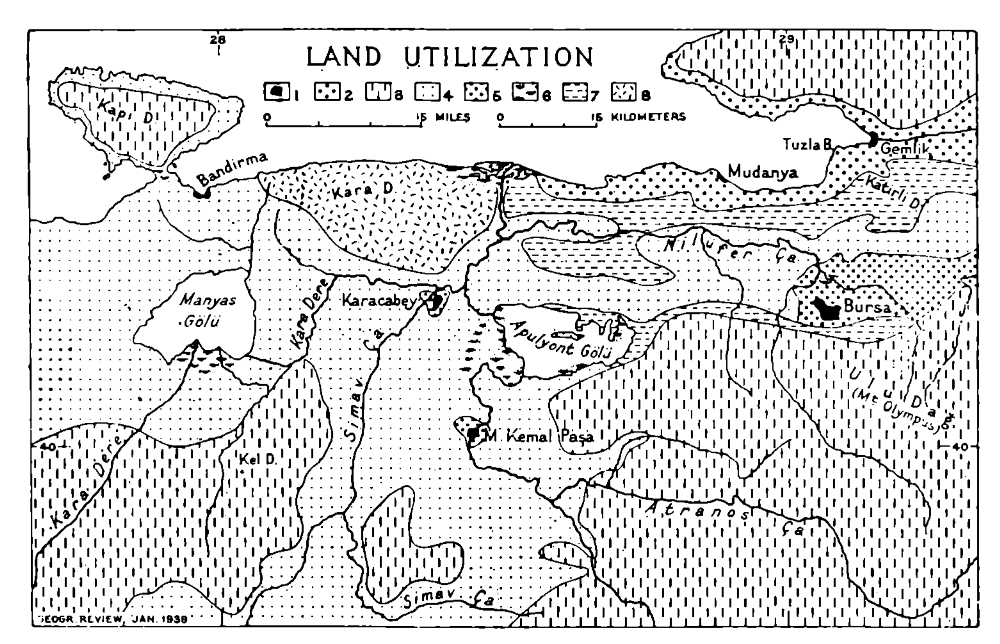


Fig. 1—Land utilization map of Bursa region. Key: 1, urban centers; 2, olive culture dominant; 3, forests dominant; 4, the granary; 5, fruit and truck; 6, swamps; 7, pasture; 8, thorny pasture.

Gemlik, depuis le cap du massif au nord de Gemlik (Kios) jusque profond dans la Mysie, jusqu'au delà de l'Atranos Çay et du Simav Çay. Pour la région qui nous occupe ici [32], du sud au nord, après les immenses forêts de l'Olympe et des massifs mysiens au sud, après les vergers de Brousse aux pêches célèbres et aux mûriers, après une bande céréalière à peu près à la hauteur du fleuve Nilüfer, après une étroite bande de pâturages,

---

[30] *Briefe über die Zustände und Begebenheiten in der Türkei aus den Jahren 1835 bis 1839*, 6e édition par Gustav Hirschfeld (Berlin, 1893).

[31] C. L. Stotz, *The Bursa region of Turkey*, tiré de *Geographical Review* 1939, 81—100, et inséré dans *Readings in the geography of the Mediterranean region, A selection of articles from the Geographical Review* (New York, 1943), pp. 357—376. Je le cite d'après les pages du volume. Je donne ici la photographie de cette carte.

[32] Pour celle de Cyzique, voir la section suivante, note 21.

tout le versant nord des collines de Mudanya est consacré à l'olivier [33]. C'est cette région qui devait approvisionner Périnthe en huile [34].

Le croquis cartographique de Stotz que je reproduis ici montre très bien les capacités agricoles de l'étroit territoire d'Apamée (Mudanya). Avant la plaine de Brousse, qui appartenait évidemment au territoire de Prousa, le territoire d'Apamée — quelle qu'ait été son étendue, à l'est vers Kios (Gemlik) et à l'ouest vers l'embouchure du fleuve de Simav, — ne comprenait que l'étroite bande des collines; avec les oliviers sur le versant nord, vers la mer, et les pâturages sur le versant sud vers la plaine de Brousse. Deux discours de Dion de Pruse montrent bien comment Apamée était une petite ville et combien les relations étaient étroites entre les deux villes voisines [35]. C'est pourquoi les habitants des deux cités, condamnés à vivre les uns près des autres, ne peuvent se payer le luxe de se détester. Une phrase, dans 39, 30, donne un détail précis sur ce que chaque ville tire de l'autre. « Les conditions du pays, de la mer, des montagnes les unissent de toute façon, même s'ils ne le veulent pas, et les obligent à user les uns des autres »[36]. Les gens de Prousa ne peuvent ni importer ou se déplacer par un autre port, ni exporter leurs produits. Les Apaméens ont besoin du bois de Prousa et de beaucoup d'autres choses [37]. Cela se commente par la carte. Il n'y a pas de bois sur le territoire d'Apamée; les Apaméens s'en procurent, pour leurs maisons, leurs navires et leurs barques de pêche et tous leurs usages, depuis Prousa, adossée à l'Olympe et aux inépuisables forêts de cette montagne jusqu'au territoire d'Hadrianoi. Apamée devait dépendre pour son blé aussi de sa voi-

---

[33] C. L. Stotz, *loc. cit.*, 364 : « last but not least », « il y a le paysage d'oliviers, qui occupe le versant maritime de la côte depuis la frontière Est de la région jusqu'au delta du Simav Çay. Là presque tout le sol est employé à la production des olives. La plupart des vergers [d'oliviers] sont soignés au point que le sol entre les arbres est labouré chaque année. Là où l'on permet à la végétation naturelle de surgir, des graminées, des pavots et beaucoup de plantes à bulbes poussent à profusion entre les vieux arbres protégés ».

[34] C'est le marché d'huile de Périnthe, avec ses mesures officielles, qui servait de siège à une association de porteurs de Périnthe, Dumont-Homolle, *Mélanges*, 378, n. 66 : ἡ τέχνη (association professionnelle) ἡ τῶν σακκοφόρων τῶν ἀπὸ τῆς ἐληρᾶς τὸ ἄγαλμα σὺν τῷ βωμῷ κατεσκεύασεν ἐκ τῶν ἰδίων εὐτυχῶς. Dumont-Homolle écrivaient : τῶν σακκοφόρων, τῶν ἀπὸ τῆς 'Εληρᾶς, avec une virgule et avec une majuscule au dernier mot. Naguère encore, D. Detchev, *Thrakische Sprachreste* (1957), 166, a découvert dans 'Εληρα un nom de lieu dans la langue thrace (cf. mes *Noms indigènes dans l'Asie Mineure*, 197, n. 1). Mais J. H. Mordtmann, *Ath. Mitt.*, 6 (1881), 125, écrivant ἐλ[α]ηρᾶς, avait bien vu qu'il s'agissait des porteurs stationnant « bei der Normal-κοτύλη (ἐλαηρᾶς) », d'où, avec ἐλαηρᾶς, E. Ziebarth, *Das gr. Vereinswesen* (1896), 102; F. Poland, *Gesch. des gr. Vereinswesens* (1909), 86 (« am Normalölmass »). Il faut ajouter qu'il n'y a pas, comme on l'a fait, à introduire un *alpha* oublié. Le mot est correctement formé et il faut l'ajouter au dictionnaire de Liddell-Scott-Jones, d'où il est absent comme de son Supplément. Pour les adjectifs s'ajoutant aux termes de mesures pour l'huile et le vin, cf. à Phocée la dédicace par un agoranome, τὰ μέτρα (ἐ)ληρά τε καὶ ο(ἰ)νηρά (E. Preuner interprétant une copie de Cyriaque d'Ancône; cf. *Rev. Phil.* 1939, 186, n. 3; *Opera Minora*, II, 1339); à l'Emporium Piretensium, *IGBulg.*, II, 695, ξέστης ἐλη(ρός), ξέστης οἰν(ηρός). Je restitue ainsi ce dernier mot au lieu de οἴν(ου); cf. à Chios *Bull. Epigr.* 1958, 383, avec rapprochements; à Thasos *ibid.*, 334; à l'Agora d'Athènes sur une cruche, *Hesperia* 1948, 191, οἰνηρὸς δἰκαιος.

[35] XXXIX, 'Εν τῇ πατρίδι περὶ τῆς πρὸς 'Απαμεῖς ὁμονοίας; XL, Πρὸς 'Απαμεῖς περὶ ὁμονοίας.

[36] Καὶ μὴν τά γε τῆς χώρας καὶ τὰ τῆς θαλάττης καὶ τὰ τῶν ὀρῶν ἐξ ἅπαντος ὑμᾶς εἰς τὸ αὐτὸ συνάγει καὶ μὴ βουλομένους, καὶ ἀναγκάζει χρήσασθαι ἀλλήλοις.

[37] 'Εκεῖνοί τε γὰρ δέονται τῆς παρ'ὑμῶν ὕλης καὶ ἑτέρων πολλῶν, καὶ ἡμεῖς οὐκ ἔχομεν οὔτε εἰσαγαγέσθαι δι'ἑτέρου λιμένος οὔτε ἐκπέμψαι τὰ γιγνόμενα παρ'ἡμῖν.

sine d'abord. Elle vivait exclusivement de la mer (pêche et navigation) et de ses oliviers. L'huile était son principal — ou plutôt son unique — moyen d'échange. Notons que Prousa, qui n'est déjà plus dans le domaine de l'olivier, en avait besoin. Toujours, et plus encore dans les périodes de brouille et de haine entre les deux cités voisines [38], Apamée, pour écouler son huile et pour acheter son blé, se tournait vers la côte nord de la Propontide et d'abord vers Périnthe.

Les Philapameis ont dédié l'autel à la Concorde, Homonoia. Il s'agit évidemment de la Concorde entre leur patrie et Apamée; c'est là-dessus que veillera cette divinité. Sans vouloir parler ici de la Concorde entre les citoyens [39], ni de la Concorde des Hellènes adorée à Platées avec Zeus Eleuthérios par la Confédération des Hellènes [40], ni des monnaies d'Homonoia entre villes [41], je n'alléguerai que les statues d'Homonoia dédiées pour célébrer l'entente retrouvée entre deux villes [42] ou les textes qui, sur la base de la statue d'une ville élevée par une autre, emploient le terme ὁμόνοια [43]. Ainsi entre Lacédémone et Élis [44], Athènes et Thespies [45], Delphes et Chéronée [46], Tlos et Xanthos [47], Mopsueste et Anazarbe [48],

---

[38] Les témoignages sur ces exécrables rapports mutuels se trouvent tout au long des deux discours.

[39] Il en est question à peu près dans chaque décret pour des juges étrangers, ce qui témoigne de l'état de discorde auquel on cherche à porter remède; cf. ma brève étude d'ensemble *Les juges étrangers dans la cité grecque* dans *Xenion, Festschrift für Pan. J. Zepos* (Athènes, Fribourg, Cologne, 1973), I, 765—782.

[40] Cf. provisoirement *Opera Minora*, I, 361, note 27; II, 1190, n. 29; IV, 93—94. Tout récemment D. J. Geagan, *Trans. Am. Phil. Ass.*, 103 (1972), *Hadrian and the Athenian Dionysiac Technitai*, a publié ou rassemblé une série d'inscriptions fragmentaires d'Athènes mentionnant *The priest of the Homonoia of the Hellens at Athens*, pp. 152—155 et 156—158, avec renvois à diverses rubriques du *Bulletin Épigraphique* ou d'ailleurs. Peu après encore a été publiée une inscription de Platées très intéressante au III[e] siècle a.C., *Athens Annals Arch.* 1973 (*Bull. Épigr.* 1974, 268).

[41] Leur sens et leur portée ont été embrouillés comme à plaisir. Je ne puis suivre D. Kienast, *Jahrbuch für Num.*, 14 (1964), 51—64: *Die Homonoiaverträge in der römischen Kaiserzeit*. De même je repousse tout le système de J.-P. Callu, *La politique monétaire des empereurs romains de 238 à 311* (1969), 29—33, qui, de manifestations temporaires et occasionnelles de « concorde », tire un permanent et imaginaire « vaste réseau d'alliances, progressivement installé d'Auguste à Gallien » et « couvrant l'Asie Mineure », système « d'alliances », et permanentes.

[42] J'ai préparé le commentaire du décret d'Antioche du Pyrame qui scelle son entente avec Antioche du Kydnos (Tarse) en érigeant un autel à Homonoia dans le sanctuaire d'Athéna; cf. *Comptes Rendus Acad. Inscr.* 1951, 256—259 et *Opera Minora*, IV, 117, où il faut corriger un lapsus, ligne 17—18: Antioche du Pyrame pour Antioche du Kydnos; le texte dans F. Sokolowski, *Lois sacrées d'Asie Mineure*, n. 81.

[43] J'exclus les assez nombreuses statues d'une ville élevées par une autre ville sans que le mot Homonoia y figure.

[44] *I. Olympia*, 316: Ὁ δᾶμος ὁ Λακεδαιμονίων τὸν δᾶμον τὸν Ἀλείων, τὸν συγγενῆ, ὁμονοίας. Le génitif est le génitif de cause, qui n'est pas rare comme l'a bien montré E. Nachmanson, avec ἀρετῆς, εὐνοίας, etc. et sans ἕνεκεν ou χάριν.

[45] *IG*, VII, 1784: Ὁμό(νοια) Θεσπιέων καὶ Ἀθηναίων.

[46] *Sylloge*[3], 816: Ὑπὲρ ὁμονοίας Δελφ[ῶν καὶ] Χαιρωνέων Ὀνησίφ[ορος] Σωστράτου Δελφός, ἐ[παγγει]λάμενος τῇ πόλει, ἐκ τ[ῶν ἰδί]ων Ἀπόλλωνι Πυθίωι.

[47] *TAM*, II, 555: Ξανθίων ἡ πόλις ἡ τοῦ Λυκίων ἔθνους μητρόπολις Τλωέων τὸν δῆμον τὸν συγγενῆ ἐπὶ τῇ διηνεκεῖ ὁμονοίᾳ. L'adjectif tend à prouver que la concorde ne fut pas troublée, alors que souvent l'invocation à la concorde témoigne d'une discorde antérieure.

[48] R. Mouterde, *Syria*, 2 (1921), 280—282, n. 11, à Mopsueste: Τὴν Ὁμόνοιαν Μοψεατῶν καὶ Ἀναζαρβέων Κλαυδιανὸς Κύρου, θέσει δὲ Θαυμάστου, τὴν ἐξ ὑποσχέσεως στήλ(η)ν.

Antioche de Pisidie et Lystra[49] ou Tavium[50]. Ainsi l'association des Périnthiens en relations avec Apamée de la Propontide dédiait un autel à la Concorde pour le bon maintien des heureux rapports[51]. Il me semble clair que la dédicace à la Concorde est en même temps une allusion au nom de la ville d'Apamée à cette époque : Colonia Julia *Concordia* Apamea.

2. UNE INSCRIPTION À PÉRINTHE

La concorde, *homonoia*, apparaît dans une autre inscription de Périnthe, qui est un autre témoignage épigraphique sur les relations entre Périnthe et la côte sud de la Propontide et qui fut naguère entendue à contresens dans une publication à grande audience, la *Realencyclopädie*, article *Prostatès* de Hans Schaefer en 1962 dans le Supplément IX[1].

Selon ce savant, col. 1303, « Périnthe élevait pareillement à un Romain une statue en souvenir de ses mérites ; comme le décret le formule, τὸν τῆς ὁμονοίας τῶν πόλεων προστάτην (*IGRR*, I, 797). Apparemment ce Grec pourvu du droit de cité romaine avait joué un rôle de conciliateur ("eine vermittelnde Rolle") dans des différends entre Périnthe et des villes grecques voisines».

C'est une série de contresens qui s'enchevêtrent. L'inscription se présente ainsi d'après l'édition alléguée.

Τὸν λαμπρότατον καὶ ἁγνότατον
ἡγεμόνα Μ. Οὔλπιον [Σε]νεκίωνα Σα-
τουρνῖνον, τὸν τῆς ὁμονοίας τῶν
πόλεων προστάτην, ἡ λαμπροτάτη
μητρόπολις τῆς Ἀσίας νεωκόρος
Κυζικηνῶν πόλις, διὰ τῆς περὶ αὐ-
τὴν εὐεργεσίας, ἐπιμεληθέντος
τῆς ἀναστάσεως τοῦ ἀνδριάντος
Μ. Αὐρηλίου Ἀμερίμνου σειτοφύλακος
τῆς πόλεως.

[49] *OGI*, 536 : Τὴν λαμπροτάτην Ἀντιοχέων κολωνίαν ἡ λαμπροτάτη Λυστρέων κολωνία, τὴν ἀδελφήν, τῷ τῆς Ὁμονοίας ἀγάλματι ἐτείμησεν.

[50] *J. Rom. St.* 1912, 84 : Τὴν λαμπροτάτην καὶ σεβασμιωτάτην Ἀντιοχέων κολωνίαν, ἀδελφὴν, Σεβαστὴ (je mets une majuscule) Τρόκμων Ταουία ἐτείμησεν τῷ τῆς Ὁμονοίας ἀνδριάντι.

[51] Périnthe eut officiellement des monnaies d'Homonoia avec Nicomédie, Ephèse et Smyrne ; c'est une série qui se place toute entière sous Gordien III : E. Schönert, *Die Münzprägung von Perinthos* (1965), pp. 268—270, n. 914—918 ; les pages de commentaire, 22—23, sont à discuter.

[1] Il faut signaler dans cet article des erreurs de provenance ou autres. Col. 1296, pour un προστάτης τῆς πόλεως, l'auteur cite l'inscription *MAMA*, VI, 266, comme « in Syrien » ; c'est une inscription honorifique de la ville d'Akmonia dans la Phrygie du Nord. Col. 1296 et 1301, il cite à deux reprises une inscription de Philippes, à l'appui de deux sens : « so... in Philippi : L. Robert, *Rev. Phil.* 65, 141 : ἡ γερουσία στρατηγὸν Μακεδόνων . . . προστάτην τῆς πόλεως », « und vielleicht gehört in den gleichen Sinnbezirk die von L. Robert, *Rev. Phil.* 65 (1939), 141, publizierte Inschrift aus Philippi : ἡ γερουσία . . . στρατηγὸν Μακεδόνων . . . γενναῖον ὑπέρμαχον καὶ προστάτην τῆς πόλεως ». L'auteur a tiré ces mots grecs d'une page sans regarder la page même où ils sont reproduits. Dans ce chapitre, pp. 136—150 : *Inscriptions de Philippes publiées par Mertzidès* (*Opera Minora*, II, 1289—1303), L. Robert montre précisément que cette inscription, comme une belle série d'autres de même origine, est un faux grossier, un de ces *monstra Mertzidiana* dont parlait Mommsen (cf. encore P. Perdrizet, *Comptes Rendus Acad. Inscr.* 1903, 64, note 5), et que dénonce « l'absurdité du formulaire ».

Le texte est emprunté au recueil des *Inscriptions et monuments figurés de la Thrace* de Dumont-Homolle, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*, p. 378, n. 64 *a*. Il était connu là par une copie du plus ancien des épigraphistes : « Cyriaque d'Ancône, *Cod. Vat.*, 5250 et copie communiquée par M. Léon Renier »[2]. Le soin apporté à la copie par Cyriaque — et sans doute aussi la clarté et la bonne conservation de l'inscription — est manifestée par cette note de l'éditeur : « M avec le signe de l'abréviation au-dessus, l. 2, 9 ». Cependant il m'apparaît que dans cette inscription honorifique la préposition διὰ n'était pas suivie du génitif, avec le sens de « grâce à, par, par le moyen de », mais de l'accusatif signifiant : « à cause de ». Il me semble que l'on est acculé à corriger : διὰ τὰς περὶ αὐτὴν εὐεργεσίας, « à cause de ses bienfaits envers elle ».

Ce qui apparaît dès l'abord, c'est que la statue ne fut pas élevée par la ville de Périnthe, mais par celle de Cyzique, « la très brillante ville des Cyzicéniens, métropole de la province d'Asie, néocore ». Celui qui eut le soin de l'érection de la statue était un citoyen de Cyzique, « sitophylaque de la ville »[3], qui vint pour cela à Périnthe. Arthur Stein l'a heureusement retrouvé [4] dans une inscription de Cyzique même [5], où il était éphébarque [6].

Comme sur la ville, il y eut erreur sur le personnage. M. Ulpius Senecio Saturninus n'est pas un Grec ayant reçu la cité romaine. L'inscription elle-même le dit : il était ἡγεμών, c'est-à-dire gouverneur (de la province

---

[2] Cf. l'introduction à ce Corpus pp. 309—310 : « Les textes pris du manuscrit de Cyriaque d'Ancône conservé au Vatican, n° 5250, ont été copiés pour ce travail par M. O. Riemann, membre de l'École d'Athènes et de l'École de Rome ».

[3] Cyzique étant seule nommée dans l'inscription, le génitif τῆς πόλεως après σειτοφύλακος ne peut se rapporter qu'à cette ville.

[4] *Römische Reichsbeamte der Provinz Thracia* (Sarajevo, 1920), 60, note 1.

[5] *CIG*, II, 3665 (*IGR*, IV, 154, pour le seul intitulé). Voici l'intitulé de cette liste d'éphèbes, catégorie de documents bien représentée à Cyzique, où le gymnase a fourni et de telles listes et des stèles avec pieds et avec noms d'éphèbes (pour cette catégorie, voir *Études Anatoliennes*, 201 ; *Bull. Épigr.* 1972, 287): Ἱππαρχούσης Αὐρηλίας Ἰουλίας Μενελαΐδος (sur des femmes hipparques éponymes à Cyzique, cf. *Bull. Épigr.*, *loc. cit.*) ἡρωΐδος (défunte ; la charge est exercée à la suite d'une fondation (tel est le cas pour l'hipparque Claudius Chaireas de *IGR*, IV, 155, ἥρωος, τὸ ζ' et 153, ἥρωος, τὸ ια') ou d'une contribution de la famille), θυγατρὸς Αὐρ. Μενελάου ἀσιάρχου, ἀγομένου ἀγῶνος Ἀδριανῶν Ὀλυμπίων, ἐφηβαρχοῦντος τῆς λαμπροτάτης μητροπόλεως τῆς Ἀσίας Ἀδριανῆς νεωκόρου φιλοσεβάστου Κυζικηνῶν πόλεως Μάρκου Αὐρ. Ἀμερίμνου, ὑπεφηβαρχοῦντος τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ Μάρκου Αὐρ. Φαυστείνου, οἵδε ἐφήβευσαν. Pour le titre de *philosébastos* porté par une ville, voir *Laodicée du Lycos*, 283, 288—289 (Laodicée du Lycos, — tantôt avec néocore, tantôt remplaçant ce titre, — Éphèse, avec néocore, — comme seul titre à Tralles, Nysa et Aphrodisias) ; à Cos, un personnage est le prêtre du Peuple Philosébaste, φιλοσεβάστου Δήμου Κῴων ὁ ἱερεύς (*Ant. Class.* 1966, 427, n. 0 ; on a précisé Κῴων parce que l'inscription était érigée dans un dème, à Hippia).

[6] « Cette inscription et par suite aussi celle qu'a transmise Cyriaque, où Amerimnus est nommé dans un poste vraisemblablement plus haut, paraît émaner du temps d'après Sévère Alexandre ; car l'ἱππαρχοῦσα Aurelia Julia Menelaïs est désignée comme fille de l'asiarque Aurelius Menelaos, qui est connu comme stratège de Cyzique par des monnaies de Sévère Alexandre (voir Hasluck, *Kyzikos*, 305 ; Münsterberg, *Beamtennamen*, 66), mais a déjà revêtu la charge de stratège aussi plus tôt ». Il faut ajouter une remarque sur les noms romains. Amerimnos et son frère Faustinus, Marci Aurelii, peuvent tenir la cité romaine depuis Commode ou Caracalla. L'hipparque Ménélaïs et son père Ménélaos, avec le simple nom Aurelius — et dans ce contexte, avec le contraste des deux Marci Aurelii —, ont eu la cité romaine par la Constitution Antoninienne de 212, et l'inscription est nécessairement postérieure à cette date. Le règne de Sévère Alexandre répond bien à cette condition.

de Thrace)[7]. Il reçoit en même temps les titres de 'clarissime', λαμπρότατος, et de 'très intègre', ἁγνότατος, ce qui est une qualité essentielle du gouverneur et juge, très souvent mise en relief dans la titulature par les inscriptions honorifiques [8]. D'ailleurs l'édition même des *IGR* renvoie à une autre inscription de Périnthe [9], où il est honoré aussi avec son titre n. 796 :

Μ. Οὔλπιον Σε-
νεκίωνα Σατουρ-
νεῖνον, πρεσβ(ευτὴν)
Σεβ(αστοῦ) ἀντιστράτη-
γον, τὸν τειμη-
τὴν καὶ ὑγιέστ[α]-
τον, ἡ βουλὴ
διὰ πᾶσαν ἀρε-
τήν, τὸν ἑαυτῆς
εὐεργέτην.

M. Ulpius Senecio Saturninus était donc *legatus Augusti pro praetore*. Il lui est accolé l'épithète de ὑγιέστατος, qui a été mise en doute [10],

[7] Ἡγεμονεύοντος (τῆς ἐπαρχείας), disent en foule les inscriptions et les monnaies des villes de la province. Cf. *Hellenica*, X, 19, n. 1, pour l'inscription de Périnthe *IGR*, I, 787 : *hégémôn* et *hiéromnémôn* n'y sont pas des dignitaires d'un thiase dionysiaque, comme on l'a cru et soutenu à l'occasion, mais le premier est le gouverneur de la province et le second le magistrat éponyme de la ville.

[8] Pour ce sens de ἁγνός, ἁγνότατος, employé sous l'Empire pour des magistrats de caractère assez varié dans les villes (agoranomes, trésoriers, secrétaires, etc. ; dans *Opera Minora*, I, 607, note 6, ἁγνεία d'un agonothète qui distribue les prix) et fréquemment aussi pour des fonctionnaires romains, il suffit de renvoyer (déjà P. Foucart, *BCH*, 1886, 97, pour les deux catégories à propos d'une inscription d'Éphèse, où le terme est fréquent, et encore dans les récentes publications), à E. Williger, *Haghios* (*Relig. gesch. Vers. Vorarb.*, 19 (1922), 66—68 ; R. Münsterberg, *Jahreshefte*, 18, *Beiblatt*, 307 (spécialement pour les monnaies, en interprétant une légende monétaire à Sébastè de Phrygie) ; mes *Hellenica*, IV, 39—40 ; XI—XII, 550 ; XIII, 42 ; C. B. Welles, *Excav. Doura-Europos*, IX 3, 35, n. 24 (pour les magistrats romains). Les exemples sont très nombreux dans tout le monde grec de cette époque (cf. *Bull. Épigr.* 1972, 199), de Corinthe et Rhodes à la Cappadoce, à Pompeiopolis et à Chypre et ils persistent au Bas-Empire (ainsi Hanton, *Byzantion*, IV, 59). Les noms de personnes en Ἁγν- sont variés d'origine et de sens ; cf. E. Williger, *loc. cit.*, 68—72 ; pour le nom théophore Ἁγνόδωρος, cf. Letronne, *Œuvres choisies*, III 2, 54 (de Déméter ou de Korè) ; L. Ziehen, *Archiv Relig.*, 24 (1926), 47—48 (pour les mystères d'Andania et la déesse Hagna) ; P. Perdrizet, *Cultes et mythes du Pangée*, 54—55 (sur un mercenaire Hagnothéos, où il veut reconnaître un adepte du culte de Sabazios). Mais lorsqu'à Athènes, dans une liste d'éphèbes du IIe siècle p. C., on trouve un Ἅγνος Φιλοτίμου, *IG*, II², 2063, l. 16, ce sont deux noms dont chacun évoque une qualité d'un magistrat, l'un l'intégrité et l'autre la générosité. Sur des paires de noms ainsi apparentés par le champ sémantique, voir des exemples dans J. et L. Robert, *Hellenica*, IX, 66 ; *Bull. Épigr.* 1958, 179 ; 1962, 225 ; 1966, 492 ; aussi *Rev. Phil.*, 1959, 229, n. 4 ; *Monnaies grecques*, 25 avec la note 1 ; *Stèles funéraires de Byzance*, p. 162. J'ai cité cet exemple d'interprétation pour montrer comment j'envisage une étude sur l'anthroponymie athénienne à l'époque impériale (*Annuaire Collège de France 73e année* (1973), 474).

[9] « Cf. titulum n. 799 ». Le chiffre est un lapsus ; le n. 799 concerne un agoranome ; le n. 796 honore notre gouverneur. Je reproduis le texte plus complet (mais il était déjà restitué facilement sauf les lignes 5—7), d'après la copie de E. Kalinka, *Jahreshefte*, 23 (1926), *Beiblatt*, 160—161, n. 100 ; je l'ai reproduite *Rev. Phil.* 1936, 118 (*Opera Minora*, II, 1197).

[10] La première édition et copie était due à Aristarchis dans la revue du Syllogue Philologique de Constantinople. Pourvoyant ὑγιέστατον d'un point d'interrogation, Th. Homolle, *loc. cit.*, 378, n. 64, notait pour les lignes 5—7 : « la lecture est certainement fautive ». Dans *IGR*, R. Cagnat écrivait : « Ita traditur. Forsitan [ἐπι]στ[ά]τ[η]ν vel tale quid, ut nos monet Haussoullier ». A. Stein discutait : « Haussoullier will ὑγιέστατον als verschrieben ansehen für [ἐπι]στ[ά]τ[η]ν o.ä. Dann könnte aber auch τειμ[η]τήν schlecht überliefert sein ; es bedeutet sonst *censitor* und würde hier vielleicht den *legatus Augusti ad censum accipiendum* bezeichnen. Doch war dies Senecio Saturninus offenbar nicht, sondern er war Statthalter, wie wir aus den anderen Inschriften ersehen ».

mais qui est irréprochable. C'est un synonyme de ἁγνότατος, et il est courant pour de hauts fonctionnaires [11]. Auparavant on eût attendu aussi une épithète[12]. A. Stein avait renvoyé d'autre part sur le personnage comme gouverneur de la Thrace à des inscriptions honorifiques de cette province le nommant ἡγεμ[ονεύ]οντος τῆς Θρᾳκῶν ἐπαρχείας— —[πρεσβ. Σεβ.] ἀντισ(τρατήγου) à Serdica [13], ἡγεμονεύοντος τῆς Θρᾳκῶν ἐπαρχείας à Augusta Trajana [14] et il a placé sa charge sous Sévère Alexandre[15].

Ainsi c'est le gouverneur de la Thrace qui était intervenu pour « la concorde des villes ». Il ne s'agit pas, dans cette inscription gravée par Cyzique, de « villes voisines de Périnthe ». Il ne s'agit pas non plus de villes voisines de Cyzique.

Certes Arthur Stein a émis une conjecture sur la provenance. « Un témoignage sur son gouvernement en Thrace [de Senecio] serait fourni aussi par l'inscription de la base *IGR*, I, 197 = Dumont-Homolle, 378, 64 *a*, si Périnthe se laissait établir avec certitude comme le lieu d'érection de la statue. L'inscription paraît avoir été copiée à Périnthe par Cyriaque d'Ancône ; mais la pierre pourrait aussi avoir été transportée là facilement depuis Cyzique. Dans ce cas on devrait admettre que Senecio Saturninus devint plus tard proconsul d'Asie et que dans cette charge il fut honoré d'une statue par les Cyzicéniens »[16].

Je ne m'insurge certes pas, en principe, contre des hypothèses impliquant le voyage d'une pierre ; j'ai décelé un grand nombre de pierres errantes et nous en avons enregistré plus encore dans le Bulletin Épigraphique et ailleurs. Selon G. Seure [17], « le pays de Sélymbria et de Périnthe n'est pas, comme la Chersonèse, sujet aux importations qui compliquent si fort les questions d'origine ; les relations maritimes avec l'Asie sont nulles, la navigation étant purement côtière. Apportés par mer, les monuments ne proviennent donc que de la côte thrace ; par terre, ils ne peuvent guère, vu l'état des chemins, être amenés de bien loin ». Cependant nous avons récemment montré qu'une inscription du gymnase

---

[11] Je l'ai montré, à propos de ce texte même et avec une série d'exemples, *Rev. Phil.* 1936, 119 (*Opera Minora*, II, 1198). Un bon lien avec la justice est bien marqué encore par exemple à Arneai, *TAM*, II, 774, l. 18—20 : ὑγιῶς καὶ δικαίως καὶ πιστῶς ; à Rhodes, *Studi Ciaceri*, 4, l. 12 : δικαιοσύνᾳ καὶ ὑγιότατι.

[12] Après avoir renvoyé sur le personnage à *Pros. Imp. Rom*, III, p. 462, n. 568, R. Cagnat, *loc. cit.*, entendait : « M. Ulpius Senecio Saturninus videtur fuisse leg. Aug. pr. pr. ad census accipiendos ». Cf. A. Stein dans la note précédente. La lecture est assurée par la copie de Kalinka mentionnée à la note 9 ; cet éditeur ne dit rien sur l'interprétation.

[13] *IGR*, I, 559. Maintenant *IGBulg.*, II, 488. L'inscription émane de la ville de Serdica, qui honore l'empereur Sévère Alexandre. Elle fut trouvée à Mezdra, dans la région du moyen Oescus ; carte à la fin du volume.

[14] *IGR*, I, 754. Maintenant *IGBulg.*, III 2, 1590. L'inscription nomme en tête, dans la formule ὑπὲρ τῆς διαμονῆς, Sévère Alexandre et Julia Mamaea. Sur la place du personnage parmi les gouverneurs sous Sévère Alexandre, G. Mihailov renvoie, en plus de A. Stein, à U. Instinsky (1938).

[15] Le même savant a relevé, après E. Groag, qu'il n'était pas question de lui dans une inscription de Thessalonique malgré Ch. Avezou et Ch. Picard (1912) ; cf. *Rev. Phil.* 1936, 118, n. 2 (*Opera Minora*, II, 1197).

[16] A la fin de la note 1 sur M. Aurelius Amerimnos et l'inscription éphébique de Cyzique *CIG*, 3665 (note traduite ci-dessus n. 5), A. Stein conclut : « Cela aussi parle pour le fait que Senecio Saturninus dans l'inscription érigée par Cyzique est à considérer comme proconsul d'Asie ». Je ne comprends pas le poids de l'argument.

[17] *Bull. Corr. Hell.* 1912, *Antiquités thraces de la Propontide*, 536.

de Cyzique, avec la mention, que nous avons reconnue, d'une femme hipparque éponyme, avait échoué sur la côte nord de la Propontide, en un village situé à quelques kilomètres de Büyük Çekmece, le lieu et le golfe à l'ouest de Salymbria-Selivri [18]. Mais cette hypothèse pour la pierre copiée à Périnthe par Cyriaque d'Ancône n'est pas seulement peu séduisante parce qu'aujourd'hui encore ni une des nombreuses inscriptions de la province d'Asie ni tout autre document ne nous ont fait connaître Senecio Saturninus comme proconsul d'Asie, et que le gouverneur de l'Asie, dans une inscription érigée par Cyzique, n'est pas ἡγεμών[19], mais ἀνθύπατος, mais encore elle rend l'inscription proprement incompréhensible. Si la pierre était érigée à Cyzique même, que signifierait donc l'expression τῶν πόλεων? Il n'est pas possible alors de donner un contenu à ces deux mots. Il aurait fallu évidemment nommer la ville ou les villes avec qui fut rétablie la concorde avec Cyzique. Parler, avec H. Schaefer, «de villes voisines» n'a pas de sens.

Tout est clair et même lumineux si Cyzique éleva la statue de Senecio Saturninus, sur la base inscrite, à Périnthe même, où la copia Cyriaque d'Ancône. Périnthe est la capitale de la province de Thrace, la résidence du gouverneur [20]. Cyzique, ville de l'Asie, ayant à remercier le gouverneur de la Thrace, érige la statue nécessairement en cette ville de Périnthe. Elle doit bien clairement dire son propre nom, que l'on n'attend pas en cet endroit; elle le dit. L'autre ville, avec qui fut rétablie la concorde, n'a pas besoin d'être nommée; c'est la cité même où est érigée cette base avec statue; c'est Périnthe, où tous les passants la lisent et la comprennent, à la différence de savants modernes. Quel fut le rôle du gouverneur de la Thrace? Il a présidé à la concorde entre les deux villes, le lieu de sa résidence et la grande ville d'Asie juste en face, de l'autre côté du bassin de la Propontide. Il a ménagé par ses bons offices, par son autorité auprès de la ville sa capitale, par son impartialité envers la ville de la province en face, le rétablissement après des difficultés et des brouilles.

Nous saisissons là, comme dans l'inscription précédente relative à Apamée de Bithynie, les rapports entre les deux rives de ce lac qu'est la Propontide. Comme Apamée, Cyzique pouvait fournir à ses voisins du nord l'huile des oliviers de la presqu'île et de la côte[21]. Mais la ville ne

---

[18] *Bull. Épigr.* 1973, 287.

[19] Sur l'emploi de ἡγεμών cf. *Opera Minora*, II, 845, note 6.

[20] Voir par exemple A. Stein, *loc. cit.*, 110, après C. Patsch; cf. E. Schönert, *Die Münzprägung von Perinthos* (1965), 9—10.

[21] Voir E. Fickendey, *Der Ölbaum in Kleinasien* (Leipzig, 1922), la carte à la fin du volume et p. 22—23: «En suivant la côte vers l'ouest depuis le golfe de Gemlik [golfe de Kios, avec les régions de Gemlik et de Mudanya; voir la section précédente], ce n'est que dans des vallées abritées, comme près de Kurschunly au Kara-Dagh et de Panderma, que se trouvent des oliveraies, jusqu'à ce que nous arrivions au domaine d'exploitation plus important d'Erdek. La presqu'île d'Erdek est, notamment sur la côte sud à l'ouest, richement couverte de plantations; de même s'étendent largement des oliveraies sur la côte sud de la baie d'Erdek dans le nahiye d'Edinschik. De là jusqu'aux Dardanelles l'olivier disparaît presque complètement, car la culture en est exclue par les vents froids du nord et du nord-est, qui y ont accès sans obstacle». Cf. *Études Anatoliennes*, 204; 205 avec la fin de la note 4; le voyageur au printemps n'oublie pas, en allant de Bandırma à Erdek, le tapis des coquelicots sous les bois d'oliviers. On a vu plus haut quel était le caractère du territoire de Périnthe: céréales, moutons. Sur la carte de Fickendey, pour la côte nord de la Propontide, il n'y a que de toutes petites taches d'un vert pâle, et non foncé, à Silivri, Eregli et Rodosto; cf. p. 21:

manque pas de terres à blé ; le très vaste territoire de Cyzique à l'époque impériale a des plaines à céréales, jusqu'aux lacs (notamment le lac Manyas) et au-delà ; elle a un vaste « pays de laboureurs »[22]. Aussi peut-on penser d'abord que Cyzique n'avait pas besoin des blés de la côte thrace et du continent. Mais un pays agricole n'est pas à l'abri des mauvaises récoltes et des années ou des périodes de disette. Cyzique pouvait avoir besoin dans l'antiquité d'un accès par Périnthe au grenier à blé du continent, ce grenier auquel Rodosto servait d'exutoire au moyen-âge et à l'époque moderne. Ce qui m'amène à énoncer cette idée, c'est le titre de fonction qu'Amerimnos a jugé bon de mentionner dans l'inscription. Il avait été envoyé par sa patrie pour faire élever la statue honorant le gouverneur à Périnthe pour son efficace entremise et « ses bienfaits envers la ville », ἐπιμεληθέντος τῆς ἀναστάσεως τοῦ ἀνδριάντος. Pour cette mission, la ville de Cyzique avait choisi celui qui avait alors une haute fonction dans l'approvisionnement en blé, sitophylaque. Il me paraît alors naturel de penser qu'Amerimnos avait eu à négocier le rétablissement de la concorde avec Périnthe et qu'un des objets — ou l'objet principal — de cette entente consistait en un accord sur l'approvisionnement de Cyzique en blé de la Périnthe thrace. On peut penser aussi que le transport maritime de blé directement du port de Périnthe au port de Cyzique était bien plus facile que des transports routiers depuis l'intérieur de la province d'Asie dans le cas de mauvaises récoltes sur le territoire de Cyzique.

J'ajouterai un mot sur un nom qui atteste des rapports entre les deux rives de la Propontide et que j'avais déjà signalé à ce point de vue[23]. A Panidon, près de Périnthe, à l'époque chrétienne, on lisait l'épitaphe d'un « Pierre, surnommé Kyzikès », Πέτρος ὁ καὶ Κυζικῆς[24].

3. UNE INSCRIPTION DE PÉRINTHE À CLAROS.

C'est en remploi, dans une maison byzantine à l'est des Propylées, qu'a été trouvée dans les fouilles de Claros une stèle de marbre blanc, qui portait une dédicace des Périnthiens, ici Planche VI.

La stèle est moulurée en haut et en bas. Hauteur, 72 cm. ; largeur, 81 cm. ; épaisseur, de 24 cm. (en bas) à 22 cm., 5 (en haut). Sur la surface supérieure, deux trous de goujon.

« Des plantations isolées se trouvent dans le voisinage de Constantinople... La présence d'oliviers est connue aussi sur les îles des Princes, près de Silivri, Eregli et Rodosto ; de plus grandes plantations n'ont pu se développer cependant que sous la protection du Tekir-Dagh et du Kuru-Dagh », c'est-à-dire bien plus à l'ouest, là d'où se détache la presqu'île de Gallipoli.

[22] Voir par exemple *Études Anatoliennes*, 205 (avec la note 4) et 206. Voir la carte des cultures de C. L. Stotz (référence à la section précédente, note 31, et avec la carte ici reproduite). C'est en céréales qu'est marquée toute la région au sud de Cyzique et de Bandırma, tout autour du lac Manyas et jusqu'aux forêts du Kel Dağ, et aussi, plus au sud-est, dans toutes les plaines du Simav Çay et de l'Atranos Çay, les vergers ne se trouvant que juste autour des villes de Karacabey et de Mustafa Kemal Paşa.

[23] *Hellenica*, II, 152. J'ai aussi indiqué là très brièvement, contre A. Stein, que l'inscription pour le gouverneur de Thrace provenait bien de Périnthe. Cela n'a pas été connu de H. Schaefer, pas plus que ce qu'avait dit A. Stein, et ne l'a donc pas empêché de faire des contresens.

[24] Dumont-Homolle, *loc. cit.*, p. 140, n. 86 *b*.

Il y a des traces de couleur rouge dans les lettres, surtout dans les quatre premières lignes ; pour les dimensions des lettres, voir ci-après. Sur le côté gauche, on a commencé à graver un texte de Phocée : Φωκαέων. 'Επὶ πρυτάνεως Κλαρίου Α, et on s'est arrêté au lieu de continuer 'Απόλλωνος.
Sur 14 lignes sont gravées les deux parties d'un même texte.

Περίνθιοι μ'ἀνευρόντες ἔσ-
τησαν διὰ Λ. 'Αγιδίου 'Ρούφου ἀρχι-
ερέος καὶ 'Επιγένους "Ηδυος, Νεικίου Νεικίου,
'Απολλοδώρου Ποπλίου, Λατεινίου Βάσσου.
vacat
'Επὶ πρυτάνεος Κοσκωνίας Μύρτου, ἱερέος δὲ Γ. 'Ιουλίου
'Αγαθοκλέους διὰ βίου καὶ προφήτου κατ'ἔτος, γραμματευ-
όντων 'Αλεξάνδρου τοῦ 'Αλεξάνδρου καὶ Οὐαλερίου 'Ασιατι-
κοῦ *vac.* οἱ πεμφθέντες ὑπὸ Περινθίων κατὰ χρησμὸν
'Απόλλωνος Κλαρίου ὑμνήσοντες τὸν θεὸν *vacat*
Λ. 'Αγίδιος 'Ροῦφος νέος, Π. 'Αγίδιος Καπίτων, Μίκκαλος
Διογένου, Φιλήμων 'Επιγένους, 'Ασκλᾶς 'Ιουλιανοῦ,
'Ερμογένης Νεικίου, Βάσσος 'Απολλοδώρου, 'Αντωνεῖ-
νος Συμμάχου, Μᾶρκος Λατείνιος· *vacat* γράψαντος
τὸν ὕμνον μελοποιοῦ Κοίντου 'Αππατίωνος.

La seconde partie donne d'abord, selon l'habitude dans cette très nombreuse catégorie d'inscriptions, l'intitulé des magistrats et prêtres de Colophon, qui datent l'inscription et l'authentifient. Le prytane éponyme annuel de Colophon est ici une femme comme il arrive plusieurs fois. Elle porte le nom de *Cosconia Myrton*. Elle apparaît aussi dans un texte de la ville de Bargasa dans la Carie Orientale gravé sur l'ante Est des propylées, édifice que l'on appelait tripylon [1] ;

Βαργασηνῶν.
['Επὶ] πρυτάνεως Κοσκωνίας
[Μύρ]του, ἱερέως δὲ καὶ προ-
[φήτ]ου Γ(αίου) 'Ι(ουλίου) 'Αγαθοκλέους,
[γραμ]ματέων δὲ 'Αλεξάνδρου
[τοῦ] 'Αλεξάνδρου καὶ Λ(ουκίου) Β(αλερίου) 'Ασιατι-
[κοῦ]. Κατὰ χρησμὸν τοῦ θεοῦ παῖ-
[δε]ς οἱ ὑμνήσαντες τοὺς θεοὺς
τὸ ε', κτλ.[2]

[1] Pour ce nom, voir *Opera Minora*, IV, 222.
[2] On peut voir la photographie de l'inscription à partir de la ligne 4, et donc toute la suite, dans *La Carie*, II, pl. 34, 2. Pour le dernier patronyme, le nom carien Θυσσος, voir *Le sanctuaire de Sinuri*, I, pp. 18—19 ; *Noms indigènes dans l'Asie Mineure*, 456, note 6 (Mylasien honoré à Milet) ; *Ann. Br. Sch. Ath.*, 52 (1957), 73, n. 10, l. 9 (à Idyma) ; *Labraunda*, III 2 (1972), n. 43, l. 4 (grand-père d'un Mylasien). Le même chœur d'enfants est venu 5 fois à Claros ; on peut penser à des consultations annuelles comme il arrive pour d'autres villes.

Naturellement les autres fonctionnaires ou prêtres sont les mêmes : les deux secrétaires et celui qui est à la fois prêtre à vie et prophète pour l'année. Mais, pour ce dernier, il n'y a pas la précision διὰ βίου pour la première charge et κατ'ἔτος (« cette année ») pour la seconde, qui était annuelle [3].

Il ne semble pas que l'on puisse actuellement fixer de façon sûre la place de Cosconia Myrton à l'intérieur du II[e] siècle de notre ère. Cependant il semble que cette prytane puisse se placer en tête de la série et le prêtre à vie Gaius Julius Agathoclès venir avant les autres prêtres si abondamment attestés, et que la femme prytane puisse être identifiée avec une Smyrnienne de l'époque de Domitien. A Smyrne, une dédicace à Domitien (le nom est martelé), datée de 83 par les noms des consuls, fait connaître comme stéphanéphore éponyme de cette ville une Cosconia Myrton [4] : ἐπὶ στεφανηφόρου Κοσκωνίας Μύρ(τ)ου. La copie de Galland, connue par Spon, notre seule source, donne dans le dernier mot un *pi*, qui a été aisément corrigé en un *tau*. C'est la même personne que nous retrouvons comme éponyme sur des monnaies de Domitien à Smyrne : ἐπὶ στε(φανηφόρου) Μύρτου θυγατρὸς τοῦ δήμου[5] ou ἐπὶ Μύρτου[6]. Chez les numismates comme dans C.J. Cadoux [7], elle est appelée 'Myrtos'. Mais le nom féminin est bien plutôt au neutre, Myrton, et Myrtos ne semble pas exister, du moins comme nom de femme [8]. Le dictionnaire de Pape et Benseler citait cette inscription de Smyrne pour Myrtos, en indiquant d'ailleurs que Karl Keil préférait tirer de la copie Μυρτίου. Mais les monnaies de Smyrne comme les deux inscriptions de Claros montrent bien que le nom de la femme n'est pas *Myrtion*, mais *Myrton*, et ce nom est régulièrement formé. Pape et Benseler allèguent pour *Myrtos CIG*, 2817, qui est une inscription d'Aphrodisias. Celle-ci honore Αὐρ. Ἀμμίαν Δημέου τοῦ Χρησίμου Μύρτον. Il est prouvé que c'est un accusatif neutre par la phrase, l. 32, τὴν γνώμην ἣν ἡ (l'article parce que la personne a déjà été nommée) Μύρτον διετάξατο. On a par exemple une *Myrton* à Chios [9], une autre de Myndos à l'époque hellénistique [10]. Il serait fort possible et même normal qu'une grande dame citoyenne de Smyrne ait été prytane éponyme à Colophon, ou aussi bien

---

[3] Dans une liste de Chios (65[e] prytanie d'Apollon) le prêtre, si souvent nommé, Gaius Julius Zôtichos est en même temps prophète. Dans un texte de Laodicée de la 60[e] prytanie d'Apollon, un peu avant 128, le prêtre, bien connu lui aussi, Marcus Ulpius Artémidôros, est prophète en même temps que prêtre, ἱερατεύοντος καὶ πρ[οφητεύ]οντος (une partie du texte dans *Laodicée du Lycos*, p. 299, n° 1). De même il est ἱερέως καὶ προφήτου dans l'inscription d'Héraclée de la Salbakè publiée par nous dans *La Carie*, II, p. 202, n. 137 (même année).

[4] *CIG*, 3173 ; *IGR*, IV, 1393 *b*.

[5] Sur le titre de fils ou fille de la ville, voir en dernier lieu *Laodicée du Lycos*, pp. 317–321.

[6] Ainsi *BMC Ionia*, pp. 250–252, n. 133–142 ; R. Münsterberg, *Beamtennamen*, p. 105.

[7] *Ancient Smyrna* (1938), index p. 425 et pp. 189, 195, 249.

[8] Ce nom de plante féminin a donné un nom masculin Μύρτος attesté, semble-t-il, par l'épitaphe d'un coiffeur à Philadelphie de Lydie, J. Keil et A. von Premerstein, *Erste Reise in Lydien*, n. 59 : [Δ]άφνος [Μ]ύρτου [κ]ουρεύς (sur les mentions de κουρεῖς dans les épitaphes, voir *Hellenica*, X, 99, n. 4 ; *Bull. Épigr.* 1958, 301, p. 265 ; 1962, 355). Nous avons ici un de ces cas, signalés plus haut, p. 71, note 8, où les noms du père et du fils ont un rapport de sens : laurier et myrte.

[9] Décelée comme second nom dans *Bull. Épigr.* 1969, 432, avec parallèles.

[10] W. Peek, *Gr. Vers-Inschr.*, 1079. Cf. *Bull. Épigr.* 1951, 55, p. 143, pour cette épigramme funéraire. En tête, Μύρτον Εὐβούλου Μυνδία χρηστὴ χαῖρε.

qu'une dame de Colophon ait été stéphanéphore éponyme à Smyrne, et le rapprochement paraît très tentant [11]. Notre série de ce type d'inscriptions de Claros ne semble pas remonter sensiblement avant les années qui précèdent 115. Mais si l'on place notre femme prytane en tête de la série, il semble qu'on puisse faire la jonction avec la documentation de Smyrne (éponyme en 83) et que les charges dans les deux villes puissent se placer dans la jeunesse et la maturité de cette femme sans que nous soyons obligés de lui attribuer une longévité remarquable; ces riches évergètes ont fait les générosités qui leur valent les honneurs sans être nécessairement avancés en âge.

Cette seconde partie se poursuit par l'énumération des chanteurs qui, en remerciement de l'oracle rendu et en conformité avec une prescription de cet oracle, ont exécuté un hymne. Ils sont, comme souvent, au nombre de neuf, chiffre sacré [12]. D'après de nombreuses inscriptions de Claros, ce sont des jeunes gens, éphèbes, ἠίθεοι. Ici il n'y a point, comme il arrive, un chœur de jeunes filles. L'hymne avait été composé par un poète, appelé ici μελοποιός, qui était lui-même un Périnthien [13].

C'est le type régulier de ce que nous pouvons appeler exactement, non pas 'proscynème', mais « mémorial de la consultation officielle de l'oracle » ou, pour un grand nombre, « procès-verbal de l'exécution du chant de l'hymne demandé par l'oracle »[14]. Mais en tête il y a ici une partie originale, et même unique, qui contient une allusion énigmatique. Cinq délégués ont consacré à Claros un objet accompagnant la stèle. Cet objet prend lui-même la parole, suivant la tradition archaïque, qui n'a jamais cessé d'être en usage : με ἀνευρόντες.

Ces cinq délégués sont distingués en deux groupes par la copule καί, les quatre derniers venant après le personnage principal nommé en tête. Trois d'entre eux ont des noms grecs ; le dernier a un nom romain. Ligne 4, il paraîtrait obvie de retrouver les *tria nomina*, en coupant Λ(ουκίου) Ἀτεινίου Βάσσου, car Ateinius est un nom latin attesté. Mais il y a un rapport clair avec le jeune chanteur de la ligne 13. Or, à cette ligne, si Μᾶρκος Λατείνιος ne fait pas difficulté, on serait surpris par les deux *praenomina* — le second en abrégé — Μᾶρκος Λ(ούκιος) Ἀτείνιος.

Le premier des délégués s'appelle *L(ucius) Agidius Rufus*, et le nom latin *Agidius* est connu par ailleurs. Il est archihiereus, ce qui s'entend du culte impérial. Avec cette éminente dignité, il est le chef de la délégation. C'est également un grand-prêtre que les « Dionysopolites du Pont Gauche » avaient envoyé consulter l'oracle entre 162 et 168 : Θεοπρόπος Θεόδωρος Ἀπήμονος ἀρχι[ερε]ὺς τῆς πατρίδος[15]. Celui-ci, malgré cette dignité, était un pérégrin. Agidius était citoyen romain [16].

---

[11] Cf. *La Carie*, II, 213, n. 4.

[12] Ainsi ce chiffre est régulièrement celui des choristes envoyés par Héraclée de la Salbakè ; voir notre *La Carie*, II, p. 215.

[13] Voir ci-après la note 20.

[14] Simplement il n'y a pas en tête, comme dans les autres inscriptions de ce type, le nom de la ville au génitif. Cette mention était rendue inutile par la dédicace des Périnthiens qui précède.

[15] Th. Macridy, *Jahreshefte Oesterr. Arch. Inst.*, 15 (1912), 50, n. 15. Cf. mes observations *Rev. Phil.* 1959, 190, avec les notes 6—7 (sur l'expression Pont Gauche, p. 204, sur le nom Apémôn et sur la précision τῆς πατρίδος).

[16] Sur le bon nombre de citoyens romains parmi les grands-prêtres de la province d'Asie, voir la liste de D. Magie, *Roman Rule*, II, 1601—1607. Pour Pergame, Chr. Habicht, dans

Je reconnais l'épitaphe d'Agidius à Périnthe dans une inscription publiée par E. Kalinka en 1898 [17], ou celle de son fils aîné :

Χα[ῖρε παροδεῖτα?]
Λούκιος 'Αγίδιος 'Ροῦ[φος....]

Le lapicide est garanti encore par la nouvelle inscription de Claros contre le soupçon de l'éditeur [18]. Le texte de Claros donne en même temps un *terminus post quem* pour l'épitaphe.

Bien plus tard, en 1926, E. Kalinka donnait la fin des résultats de ses voyages de 1895 et 1896 en Thrace et surtout à Périnthe [19]. A la fin de cet article, en une sorte d'appendice, pp. 193—208, n. 151—177, il publiait une série d'inscriptions nouvelles qu'il n'avait pas lues lui-même. « Le boulanger d'Eregli, Apostolos Konstantinos, les avait enregistrées dans un cahier qu'il m'a laissé contre de l'argent et de bonnes paroles. La crédibilité de ses copies est garantie par des inscriptions que j'avais relevées moi-même et par celles qui sont reproduites *Ath. Mitt.*, 17 (1892), 201 sqq. ». Dans la dernière, col. 207—208, n. 171, débris de mots, E. Kalinka a soupçonné qu'il y avait les restes de trois inscriptions différentes. La dernière donnerait :

Χαῖρ[ε παροδῖτα?]
Λούκιος ἅγιος 'Ρου[φῖνος?]

Le boulanger copiste a oublié un *delta* dans le second mot de la ligne 2 et il s'agit de la même épitaphe de Lucius Agidius Rufus, que E. Kalinka avait copiée lui-même et qu'il avait publiée en 1898.

Dans les mémoriaux de consultation de l'oracle gravés à Claros, on constate souvent des rapports de parenté entre le théore ou *théopropos* qui consulte l'oracle au nom de sa cité et des enfants des chœurs ; on y reconnaît ses enfants adolescents, garçons ou filles [20]. Cela est clair ici, dès que l'on compare les noms des personnages dans les deux parties. Les deux *Agidii*, qui sont — remarquons-le — nommés en tête, sont les fils du grand-prêtre, l'aîné et le cadet : Λ(ούκιος) 'Αγίδιος 'Ροῦφος νέος [21],

---

une étude précise, *Alt. Pergamon*, VIII 3 (1969), pp. 63—64, a montré que sous Trajan la majorité des familles distinguées possède la cité romaine. Sous Hadrien, l'intégration de la haute société dans la cité romaine est presque complète. Depuis Hadrien il serait très rare qu'un pérégrin parvînt à une des charges en vue.

[17] *Jahreshefte Oesterr. Arch. Inst.*, 1 (1898), *Beiblatt*, *Antiken zu Perinth*, p. 115, n. 13, sur une plaque de marbre.

[18] L'éditeur commentait : « Das Gentile *Agidius*, das auf Agis zurückzuführen wäre [?], scheint neu zu sein ; sollte es verschrieben sein für *Acilius* (ein L. Acilius Rufus *Pros. Imp. Rom* I, 9, n. 63) oder *Atilius*? Das ς von Λούκιος ist aus Γ corrigiert [il s'agit du *sigma* final] ». E. Bormann ajoutait : « Ein Gentilname *Agedia* ist neuerdings constatiert, *Prosop.*, n. 321 ». Cf. *Agidius Chrestus* dans Dessau, *I. Lat. Sel.*, n. 2156, à Rome, et le *Thesaurus Linguae Latinae*.

[19] *Jahreshefte*, *Beiblatt*, 23 (1926), 117—208 : *Altes und Neues aus Thrakien* (il rappelle ses publications dans la même revue, 1898, et dans *Arch. epigr. Mitt.*, 19 (1896), 61 sqq.). Sur certains textes de cet article, cf. mes observations notamment *Opera Minora*, I, 217, n. 3 ; 439, n. 1 ; II, 1192—1201 ; *Hellenica*, III, 108 ; *Cahiers archéologiques*, 8 (1956), 28—36 ; *Stèles funéraires de Byzance*, p. 168.

[20] Ce fait notamment réfute la théorie selon laquelle ces chœurs étaient formés sur place, formés de jeunes Colophoniens et même, avait-on écrit, « fournis par le sanctuaire de Claros » ; cf. déjà nos observations dans *La Carie*, II, 214—216 ; aussi *Laodicée du Lycos*, 301—302 et 310 ; *Bull. Corr. Hell.*, *Suppl. I*, *Études Déliennes*, 473, n. 2.

[21] Le mot *néos* distingue le fils du père homonyme ; ailleurs *neôteros* distingue deux frères du même nom.

Π(όπλιος) Ἀγίδιος Καπίτων. Le *Latinius* de la ligne 13 est le fils de celui de la ligne 4. Dès lors, malgré la banalité des noms, on pourra procéder à trois autres identifications parmi les jeunes chanteurs : Φιλήμων Ἐπιγένους, l. 11, est le fils de Ἐπιγένης Ἥδυος, l. 3; Ἑρμογένης Νεικίου, l. 9, est le fils de Νεικίας Νεικίου, l. 3 ; Βάσσος Ἀπολλοδώρου, l. 7, est le fils de Ἀπολλόδωρος Ποπλίου, l. 4.

D'après le début, ἀνευρόντες μ' ἀνέστησαν, les Périnthiens avaient « trouvé » quelque objet qui leur tenait à cœur et qu'ils ont alors consacré à Apollon dans le sanctuaire de Claros. Mais je ne vois pas ce qui permettrait de risquer une conjecture sur cet objet, sur le με qui parle au début de l'inscription ; quelque vieille idole archaïque retrouvée ?

Cette inscription à Claros est la seule qui mentionne une consultation de l'oracle par les Périnthiens. Certes, dans la très abondante série de ces mémoriaux, il y a de nombreuses lacunes ; il y eut des disparitions [22]. Il semble pourtant que c'est pour une raison exceptionnelle que les Périnthiens ont consulté l'oracle : la découverte de cet objet qu'ils ont consacré. Ils n'étaient pas des clients réguliers de l'oracle, comme diverses villes de l'Asie Mineure [23] ou comme Chios [24].

Observations sur la gravure. — Les deux parties ont été gravées ensemble. On a donné plus d'importance à la première déjà par les dimensions des lettres. Les lignes 1—2, comportant la dédicace des Périnthiens et le nom d'Agidius, chef de la délégation, sont hautes de 4 cm. ; les lignes 3—4, avec les noms des autres délégués n'en ont plus que 3 ; la seconde partie offre des lettres de 2 cm. 5 [25]. Si la plupart des lettres ont la même forme dans les deux parties, ainsi l'*epsilon* très étroit et le *sigma*, l'*upsilon* est différent. Dans la première partie, il a un pied, d'où se détachent, certes assez bas, les bras obliques ; dans la seconde, ce pied est si court qu'il est à peine visible et, le plus souvent, il disparaît, la lettre étant comme la lettre latine. Ce mélange de formes est d'ailleurs intéressant. La juxtaposition des deux formes dans la seconde partie montre qu'il y eut évolution d'une forme à l'autre, par diminution, puis disparition du pied, et non introduction de la forme sans pied par imitation de la lettre

---

[22] La basilique chrétienne, au pied de l'acropole de Notion, a absorbé bien des blocs. Par mer, non par terre (cf. *Études Déliennes, loc. cit.* 474—476), on emporta des pierres du sanctuaire à Éphèse, où on en a retrouvé. Les plaques des marches de l'autel, faciles à enlever, ont été emportées pour la plus grande partie (cf. *Opera Minora*, IV, 173—174, 183—184). Puis il y eut les fours à chaux. Ce qui a le mieux traversé le temps, ce sont les textes gravés sur des blocs (marches et colonnes du temple, antes, colonnes et exèdre du tripylon, bases honorifiques).

[23] Pour Tabai et Héraclée de la Salbakè, voir L. et J. Robert, *La Carie*, II, p. 115—120, 203—216, 380—382 ; pour Laodicée du Lycos, la contribution au volume *Laodicée du Lycos*, dans les *Inscriptions*. Pour les deux villes de Carie, les trouvailles postérieures à notre *Carie* (inscriptions d'Héraclée de la Salbakè et de Thyatire) ont permis à Jeanne Robert de préciser la chronologie : n. 24, p. 116, la 76e prytanie d'Apollon tombe en 152—153 ; n. 27, p. 117, la prytanie d'une femme, Ἰουλία Ἄμμιον (c'est ce qu'il faut tirer du génitif Ἰουλίας Ἀμμίου, et non Ἰουλία Ἀμμίου), se place exactement en 169—170.

[24] On peut se rendre compte de la clientèle de l'oracle et des documents à Claros qui s'y rapportent par la brochure *Les fouilles de Claros* (1954), 23—28, et par les renseignements annuels reproduits dans *Opera Minora*, IV, *Missions*.

[25] On peut se demander si les 4 premières lignes n'ont pas été signalées spécialement par la peinture rouge.

latine. Que l'on compare, par exemple, à la ligne 7, l'*upsilon* qui termine le nom 'Ἀλεξάνδρου et, trois lettres après, celui qui termine l'article τοῦ, de même que les trois autres dans la même ligne.

VIII. UNE DÉDICACE DE MARINS

Ornéos est une épithète de Zeus qu'une seule inscription fait connaître. Elle a été enregistrée dans le récent et utile article *Zeus* paru tout récemment dans la *Realencyclopädie* [1]; « Ὄρνεος (Mysische Weihinschrift), angeführt *Myth. Lex.* VI 649». Cette référence renvoie à la notice d'Otto Weinreich sur *Zeus* (*Beinamen*), parue en 1937[2] : « Ὄρνεος, Mysische Weihinschrift, gesetzt von ναῦται Ἡρακλεῶται, Gedeon, *Prokonn.* 4, 30 nach Hasluck, *Kyz.*, S. 272, nº 24 ». F. W. Hasluck avait commencé sa carrière par une série de voyages à Cyzique et dans la Mysie Hellespontique, où il trouva des inscriptions et des monnaies vues sur place[3], et par une esquisse de l'histoire de Cyzique et de sa région [4]. À la fin de cet ouvrage, pp. 263—302, l'auteur a donné une liste de la plus grande utilité des inscriptions connues pour cette région, en les classant par catégories : décrets et autres documents publics, listes officielles, inscriptions honorifiques, inscriptions votives et religieuses, inscriptions funéraires, varia (bornes, inscriptions architecturales, graffites des gymnases, petits objets, etc.), à quoi s'ajoute une liste de 61 inscriptions relatives à Cyzique et à des Cyzicéniens. P. 272, nº 24, il mentionne : « dedication of Heracleote sailors to Zeus Orneos. Gedeon, pl. IV 30. Halone », avec le texte en note [5]. Je le transcris ainsi avec la coupe des lignes, d'après le seul auteur qui la vit, M. Gédéon, et qui en donna une copie en fac-similé:

Δὶ Ὀρνέῳ εὐχα-
ριστοῦμεν να-
ῦται Ἡρακλ[ε]-
ῶτα[ι]

La formule de remerciement à la première personne, εὐχαριστοῦμεν, est caractéristique de l'époque impériale. J'ai eu l'occasion d'en recueillir de nombreux exemples en soulignant le ton personnel et direct de la tournure, parlée pour ainsi dire [6]; celui-ci y figure [7] et il n'importe pas d'en ajouter [8].

[1] Cet article, *Zeus I, Epiklesen*, 253—376, est dû à Hans Schwabl. Sur Orneos, col. 345.

[2] L'article *Zeus* sera repris dans les *Ausgewählte Schriften* de ce savant, III.

[3] J'ai plusieurs fois attiré l'attention sur ses deux articles du *Numismatic Chronicle* 1906 et 1907; *Notes on Coin collecting in Mysia*; cf. *Villes d'Asie Mineure*, 240, n. 5; *Hellenica*, IX, n. 3; *Opera Minora*, IV, 293.

[4] *Cyzicus, being some account of the history and antiquities of that city, and of the district adjacent to it, with the towns of Apollonia ad Rhyndacum, Miletupolis, Hadrianutherai, Priapos, Zeleia*, etc., 326 pp. in-8°, Cambridge, 1910.

[5] Note 2: Δι(ὶ) Ὀρνέῳ εὐχα|ριστοῦμεν να|ῦται Ἡρακλ[ε] / ῶτα[ι]. Cf. p. 225: « We have nothing by which to estimate the character of Zeus Olbios... or the Zeus Orneus of Halone ». La transcription est due à Hasluck.

[6] *Hellenica*, X, 55—62; cf. *Bull. Épigr.* 1959, p. 151, sur une présentation anormale de A. G. Woodhead dans *SEG*; cf. par exemple encore *Bull. Épigr.* 1956, 253, et 1958, 421 pour Éphèse; *Gnomon* 1959, 665 pour une inscription de Didymes de caractère non religieux. La formule εὐχαριστοῦμεν, si abondante à l'époque impériale, est passée dans les liturgies chrétiennes, comme tant d'autres formules et acclamations du paganisme de cette époque.

[7] *Hellenica*, X, 57, n. 8, à Proconnèse.

[8] Avec J. Robert, j'en ai décelé un, mutilé, à l'Asclépieion de Pergame, *Bull. Épigr.* 1971, 551. Nous avons encore un lot d'exemples et nous renonçons à compléter ces listes.



Planche I. Le site de Périnthe.



Planche II. Le site de Périnthe.

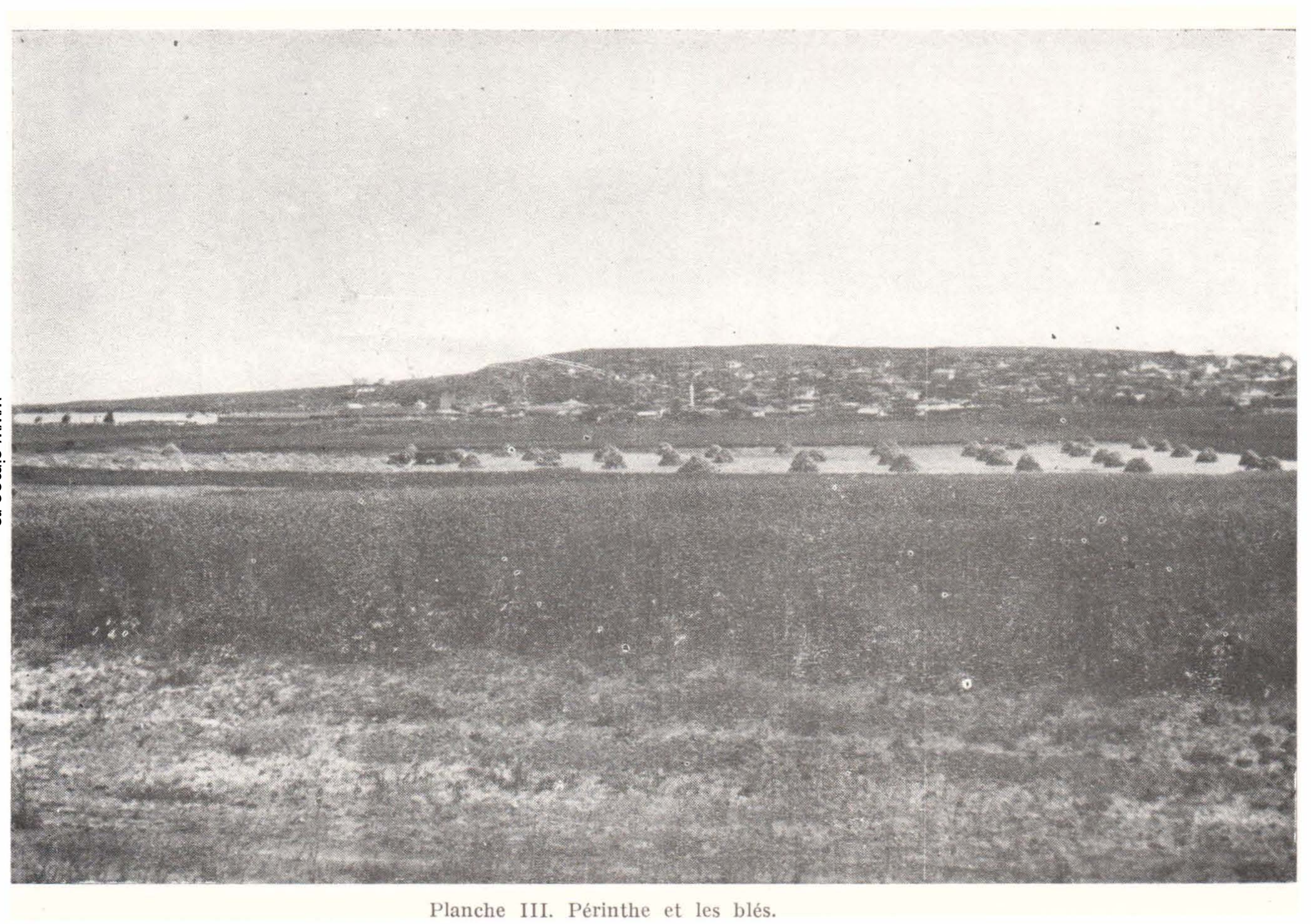


Planche III. Périnthe et les blés.

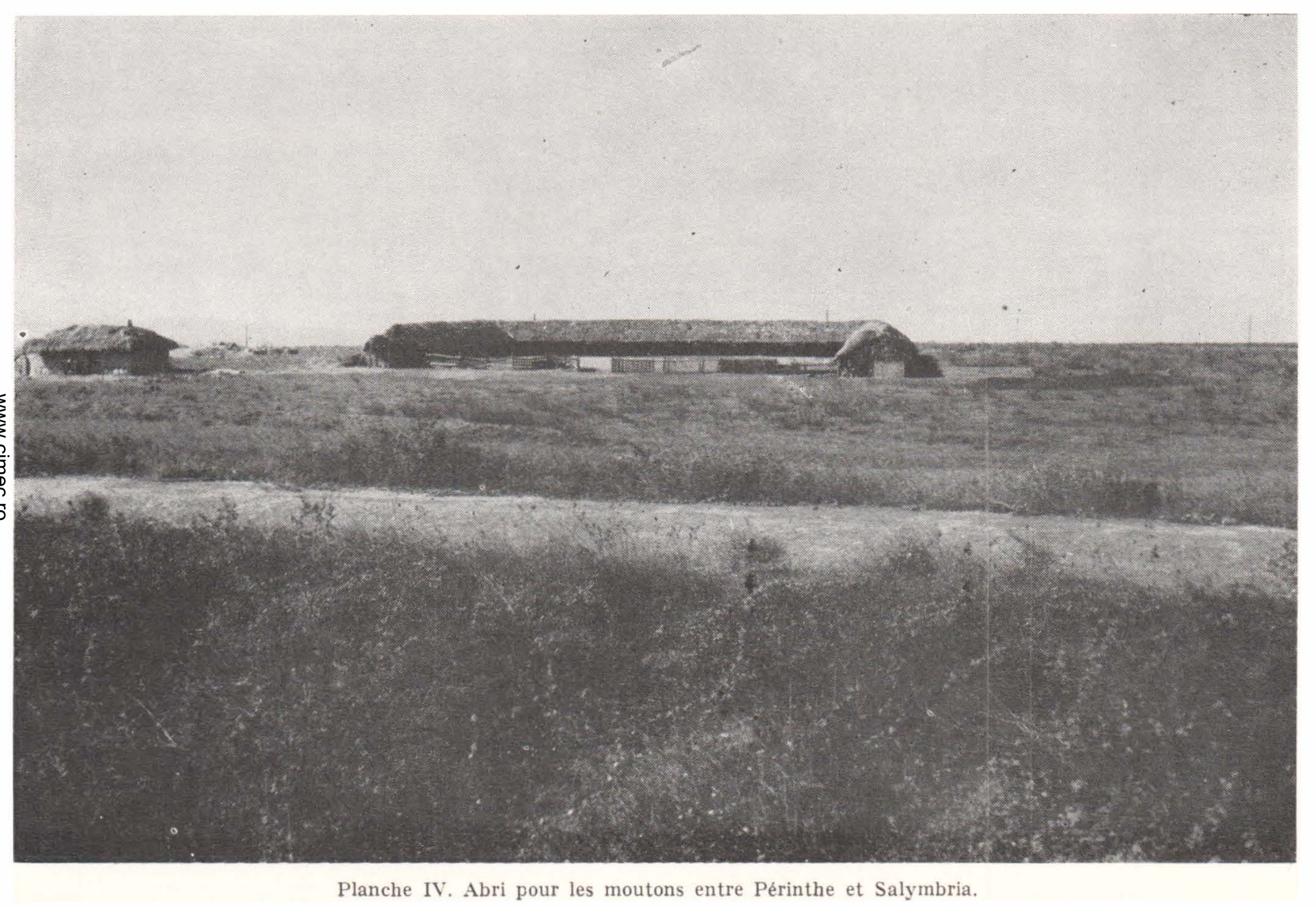


Planche IV. Abri pour les moutons entre Périnthe et Salymbria.

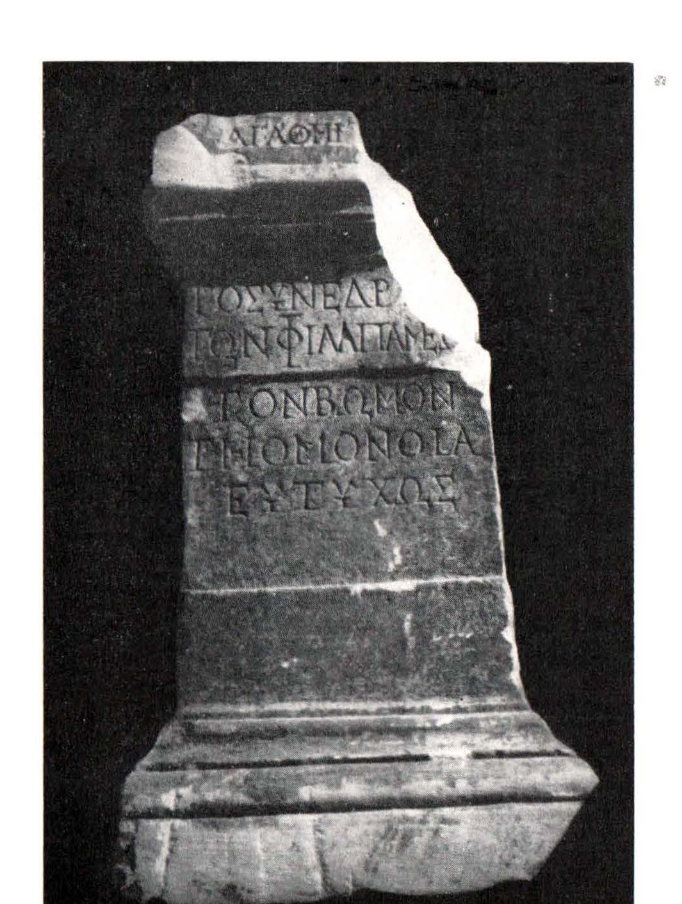


Planche V. Dédicace à la Concorde.

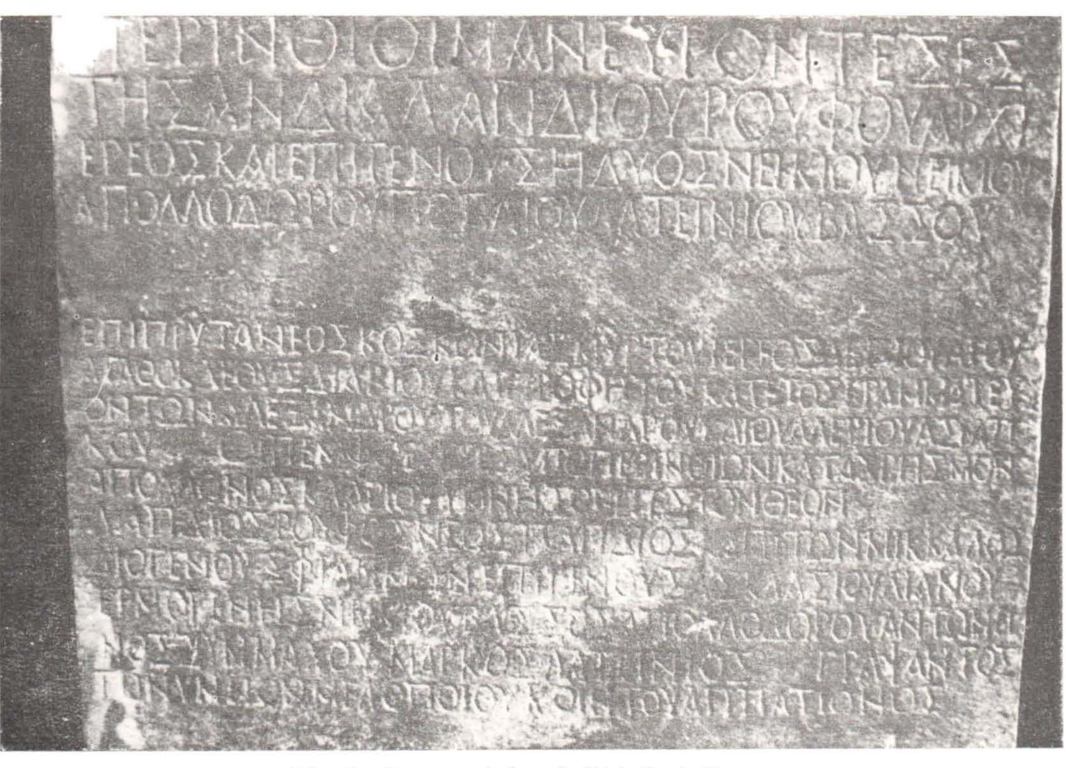


Planche VI. Inscription de Périnthe à Claros.

Les marins qui firent cette dédicace étaient originaires d'Héraclée. Selon M. Gédéon cette Héraclée était Périnthe. Ce ne me semble pas assuré pour cette dédicace païenne, Périnthe n'ayant reçu ou pris ce nom qu'à l'époque de la Tétrarchie. On est tenté d'y reconnaître plutôt Héraclée du Pont qui, avec son beau port et son phare, avait une marine puissante, dont les marins sont connus dans toute la Méditerranée [9].

Manuel Johannès Gédéon était un savant de Constantinople, à la fin du XIX[e] siècle, qui était spécialiste des institutions religieuses de Byzance, spécialement du patriarcat de Constantinople. Son livre *Proikonnesos*[10], en 1895, donne la copie de cette dédicace planche IV, 30, et en dit quelques mots p. 139. L'inscription ne fut pas trouvée dans la petite île d'Halonè, mais à Palatia, c'est-à-dire au chef-lieu de l'île de Proconnèse. Surpris sans doute par la forme εὐχαριστοῦμεν, Gédéon avait cru que les remerciements avaient été adressés « à un certain Diorneos ». C'est F. W. Hasluck qui a reconnu la caractère de la dédicace. Il faut seulement dire qu'il n'y a point à corriger ΔΙ en Δι(ὶ); la forme du datif Δί est fréquente à l'époque impériale [11].

Il s'agit bien de l'île de Proconnèse. Outre la provenance « Palatia », M. Gédéon explique : Ἡρακλεῶται ναῦται, δῆλον οὖν ἐκ τῆς Θρᾳκικῆς Ἡρακλείας εὐχαριστοῦσι Διορνέῳ τινί, ἀνδρὶ Προκοννησίῳ[12]. Il ajoute même une indication sur une inscription agonistique de Périnthe, inédite et qui a dû disparaître sans laisser de traces, relative à des rapports entre Périnthe et des Proconnésiens : « Il y a peu d'années, à Hérakleia de Thrace, on a trouvé une inscription conservant les noms de Proconnésiens ayant pris part à des concours célébrés dans cette ville de Thrace »[13].

Il me paraît que, dans cette dédicace, il faut rapprocher l'épithète Orneos d'un lieu sur la côte nord de la Propontide. A la vérité il n'y a pas d'article sur ce nom dans la *Realencyclopädie*, ou du moins il ne semble pas [14]. Le Synecdème de Hiéroclès, au VI[e] siècle de notre ère, mentionne dans la province de Thrace, en allant de l'Est à l'Ouest, le long de la côte, après Panion et avant Ganos et Kallipolis, Ὄρνοι[15].

---

[9] Cf. *Études Anatoliennes*, 251—253, avec cette dédicace, 253, n. 2, à Halonè d'après Hasluck; encore *Monnaies grecques*, 97, n. 7; *Bull. Corr. Hell., Suppl. I, Études Déliennes* (1973), 442.

[10] Προικόννησος, ἐκκλησιαστικὴ παροικία, ναοὶ καὶ μοναὶ, μητροπολῖται καὶ ἐπίσκοποι (233 pp. in-8° et 4 planches de fac-similés; Constantinople, Péra, 1895). Le voyage eut lieu en 1892.

[11] Cf. nos observations *Bull.* 1970, 196, après 1955, 224 et *Hellenica*, X, 104, n. 9. Les formes Δί et Δεί ne sont pas dues à une influence « phrygienne ». Notre dédicace le montrerait assez.

[12] C'est dans le chapitre sur Proconnèse, non dans le chapitre I sur Halonè-Aulônia. Il disait même à propos des inscriptions de Palatia, pp. 138—139, que l'histoire de Proconnèse serait très éclairée, si jamais était restituée l'inscription de la planche IV, 30, δι'ἧς Ἡρακλεῶται κτλ. En fait, l'inscription était pratiquement complète.

[13] Il s'agit évidemment de la ville sous son nom de Périnthe. J'ai groupé ailleurs les attestations de Proconnésiens connus en dehors de la ville même, *Monnaies grecques* (1967), 19—21. Depuis lors, un Proconnésien à Épidaure dans une inscription honorifique privée publiée par W. Peek, *Bull. Épigr.* 1973, 190.

[14] L'accumulation des Suppléments, avec nouveaux articles ou articles en retard, a causé une grande confusion.

[15] 632, 6. Édition Honigmann (1939), p. 12.

E. Honigmann a renvoyé pour ce lieu aux *Acta Conc. Oecum.*, I, vol. VII, p. 123. Il est rappelé en 431 que dans cette province chaque évêque a sous son autorité deux ou trois villes ; « de là vient que l'évêque d'Héracleia a Héracleia, Panion, Ornoi et Ganos, un nombre de quatre villes »[16].

Comme il arrive souvent, une petite ville connue par un document byzantin voit son origine reportée à des siècles auparavant, soit par un monnayage[17], soit par quelque texte isolé. E. Honigmann citait aussi quelques mots de Cornelius Nepos dans la « Vie d'Alcibiade », 7, 4. Il s'agit du séjour d'Alcibiade dans ses 'châteaux' sur la côte de Thrace : ***domum reverti noluit et se Pactyen contulit ibique tria castella communiit, Ornos, Bizanthen, Neontichos.*** Il faut ajouter la phrase de [Lysias], 14, 26, sur le jeune Alcibiade venu auprès de son père en Thrace : μετὰ Θεοτίμου ἐπιβουλεύσας τῷ πατρὶ Ὄρνους προὔδωκεν[18]. Ces deux passages sur les τείχη[19] d'Alcibiade[20] s'accordent parfaitement avec les deux textes chrétiens ; on ne peut pas ne considérer que l'une des catégories et leur accord met hors de doute l'existence d'un lieu en cette région appelé Ornoi[21]. Il me paraît vain de faire des hypothèses sur l'emplacement exact d'Ornoi[22].

---

[16] Le texte est transcrit dans A. H. M. Jones, *The cities of the Eastern Roman provinces* (1937), 381, n. 32 : ὅθεν ὁ μὲν τῆς Ἡρακλείας ἐπίσκοπος ἔχει τήν τε Ἡρακλείαν καὶ τὸ Πάνιον καὶ Ὄρνους καὶ Γάνος, τέσσαρας πόλεις τὸν ἀριθμόν.

[17] Un très bel exemple est fourni par Sébastopolis de Carie, avec les monnaies enlevées au Pont par Millingen, puis avec les inscriptions sur place ; cf. *Études Anatoliennes*, 330—333 ; *La Carie*, II, chapitre V ; *Annuaire du Collège de France*, 73e année (1973), 483.

[18] Sur les problèmes que pose cette phrase, peut-être incomplète, voir les réflexions de J. Hatzfeld, *Alcibiade* (1940), 339, n. 3.

[19] Sur cette expression pour des 'châteaux', employée par Xénophon, *Hell.*, I, 5, 17 ; II, 1, 25 et *Anab.*, VII, 3, 19 (cf. J. Hatzfeld, *loc. cit.*, 319, n. 2), cf. *Gnomon* 1963, 600—601, et encore *Opera Minora*, IV, 293.

[20] Pour le séjour d'Alcibiade en Thrace, voir J. Hatzfeld, *loc. cit.*, 319 sqq. ; *La fin de l'homme traqué.*

[21] J. Hatzfeld, *loc. cit.*, 320, n. 2, écrivait : « Je n'oserais décider s'il faut identifier Ganos [offert à Xénophon par Seuthès avec Bisanthè et Neon Teichos], bien connu par ailleurs, avec Ornoi, mentionné seulement par Lysias et par Nepos. Les noms de lieux de cette région paraissaient rébarbatifs aux Athéniens et prêtaient sans doute à des déformations ; cf. le passage ironique d'Eschine, III, 82 ». Mais les deux textes administratifs du Bas-Empire, le document conciliaire et la liste de Hiéroclès, nomment à la fois les deux localités, Ganos et Ornoi. Tant il est vrai que la géographie ancienne doit s'occuper à la fois de tous les documents, depuis les textes archaïques jusqu'aux documents byzantins (listes d'évêchés, signatures d'évêques, tous autres textes administratifs, chroniques, vies de saints, etc.) et même, assez souvent, jusqu'à la toponymie moderne. A la même époque B. D. Meritt et H. T. Wade-Gery, *The Athenian tribute lists*, I (1939), 475, *s.v.* Bisanthè, écrivaient justement, note 6, d'après le document conciliaire dans Jones, « it further effectually distinguishes Ornoi from Ganos, which in antiquity are never both mentioned by one writer ». Mais déjà le Synecdème de Hiéroclès, si anciennement connu, distinguait les deux villes et les nommait ensemble.

[22] E. Honigmann indique laconiquement « près du cap Kocaburnu » (le renvoi, dans la colonne 3, à Tomaschek n'apporte rien, ni document, ni argument). B. D. Meritt et H. T. Wade-Gery, *loc. cit.*, pensent que le document conciliaire « implies that Ornoi is between Panion and Ganos, and in any case (if Herakleia is Erikli) brings it well west of Raidesto. It further... » (voir la note 21). Ce document ne le prouverait pas, car les villes n'y sont pas nécessairement nommées selon un ordre topographique. Ce qui assure cet ordre, c'est Hiéroclès, que ne connaissent pas ici nos commentateurs. Il est vraisemblable, d'après la topographie historique des établissements de la région et pour qu'Alcibiade ait eu un accès direct à la mer et un poste d'observation sur les événements dans la Propontide, que ces résidences fortifiées étaient situées sur la côte même. Sur Tekirdağ-Rodosto, voir les observations *Bull. Épigr.* 1972, 283—284 ; *ibid.* 1962, 193, pour un site intéressant qui peut être Héraion Teichos ou un autre établissement.

Zeus Ornéos trouve alors son explication. C'est un Zeus d'Ornoi, sur la côte de la région de Bisanthè et de Tekir Dağ-Rodosto. Les marins d'Héraclée entre cette région et la côte sud de la Propontide ont essuyé une de ces tempêtes subites et violentes comme elles ne sont pas rares dans la Propontide, au témoignage des Anciens, des Byzantins et des modernes, des contemporains [23]. Ils ont invoqué le Zeus d'Ornoi et ils ont dû lui faire un vœu. Parvenus au premier port où les poussait la tempête, à Proconnèse, — que le but de leur voyage fût dans cette région ou ailleurs, vers les Dardanelles, — ils ont remercié le dieu et fait graver le témoignage de leur reconnaissance. Cette inscription est alors analogue à ces témoignages que des équipages faisaient graver sur des rochers dans des anses abritées, comme à Syra [24] ou sur la côte albanaise [25]. S'il n'y avait point eu proprement *euploia*, ils avaient sauvé leur vie et leur bâtiment [26]. Cette précision topographique sur Ornos et son Zeus protecteur ferait volontiers penser qu'ils étaient originaires d'Héraclée-Périnthe et s'adressaient au Zeus d'un sanctuaire de leur patrie, peut-être leur lieu exact d'origine. Le fait même de cette dédicace et son écriture [27] ne me paraissent cependant guère compatibles avec la date très tardive où Périnthe eut le nom d'Héraclée [28]. Toutefois la concordance entre les positions d'Ornéos et d'Héraclée-Périnthe a son poids et ne me permet pas d'être affirmatif. De toute façon, le navire était — en tout cas comme escale dans son voyage — parti de la région d'Ornoi sur la côte nord de la Propontide, près de Périnthe-Héraclée.

---

[23] Voir une série de ces textes dans *Études Anatoliennes*, 111 ; *Gladiateurs dans l'Orient grec*, 233 ; *Hellenica*, III, 147—148 ; *Gnomon* 1959, 14—15 ; encore G. Deschamps, *La Grèce d'aujourd'hui* (1892), 140—141. Une tempête sur la mer de Marmara en août 1904 vers Panderma, racontée par Th. Wiegand dans le livre très intéressant pour les amateurs de l'histoire de l'archéologie, de la situation de la Turquie ottomane au début du siècle et pour ceux qui sont fidèles au souvenir de Theodor Wiegand et de son épouse : *Halbmond im letzten Viertel, Briefe und Reiseberichte aus der alten Türkei von Theodor und Marie Wiegand 1895 bis 1915, herausgegeben und erläutert von Gerhard Wiegand* (München, Bruckmann, 1970), pp. 58—59.

[24] *IG*, XII 5, 712, avec 99 textes, dont au moins 44 chrétiens; *IG*, XII *Suppl.*, p. 118 ; en petite partie, N. Sandberg, *Euploia* (Göteborg, 1954), pp. 31—35 ; cf. *Bull. Épigr.* 1956, 3, où il est indiqué qu'il s'agit de petits ports de refuge. Là aussi le port s'appelle Grammata.

[25] Voir C. Patsch, *Das Sandschak Berat in Albanien* (1904), 90—94, sur cette falaise appelée Grammata et sur ses inscriptions. Lors d'un voyage en avion de Rome à Stamboul, nous avons vu nettement, comme sur une carte en relief, cette anse circulaire bien abritée, qui se détache dans le paysage. Les inscriptions remercient les Dioscures.

[26] Sur les textes d'*Euploia*, cf. la brochure de N. Sandberg citée plus haut, avec le renvoi à *Bull. Épigr.* Cf. encore mes *Monnaies antiques en Troade*, 94, n. 3 ; à Thasos encore P. Bernard et F. Salviat, *Bull. Corr. Hell.* 1962, 609—611, avec cette nouvelle inscription ; Εὔπλοια τῷ 'Ασκληπιῷ (nom de navire) τῷ 'Ασσίῳ, ναυκλήρου Σωστράτου ; puis une formule comparable à celle de Proconnèse : Εὐχαριστοῦμεν Θεοῖς Σώζουσιν (les éditeurs remarquent que le sanctuaire d'Aliki est arbitrairement attribué à Poseidôn ; dans *IG*, XII 8, 582, 'Poseidôn' est un nom de navire) καὶ ἐνπόρῳ Οὐλπίῳ, donc double remerciement, à la divinité et à un marchand ; cf. ci-dessus 80. Cette formule de remerciement implique que *euploia* est moins une formule « avant le départ » qu'une formule d'escale, dirais-je, et ici en tout cas, comme ont dit les éditeurs, après des dangers encourus dans la navigation, tout comme à Proconnèse.

[27] Ce sont des fac-similés, non des reproductions en majuscules d'imprimerie, qu'a donnés M. Gédéon dans ses quatre planches. Les *epsilon*, les *ôméga*, le seul *sigma* sont lunaires. Il n'y a pas de ligatures.

[28] En revanche, dans le récit du voyage de Théodore Studite dans la Propontide, il est fort possible que « les marins d'Héraclée » soient ceux d'Héraclée-Périnthe et non, comme je l'ai admis *Études Déliennes*, 442, n. 38, ceux d'Héraclée du Pont.

Je n'ai certes point la prétention de pêcher dans la masse non dépouillée de la littérature byzantine les autres mentions éventuelles d'Ornoi. Le hasard de mes lectures à travers les Vies des saints, qui peuvent être si intéressantes pour la géographie et pour les mœurs, m'en a fait trouver une. C'est la Vie de Parthénios, évêque de Lampsaque [29], très riche pour cette région de la Propontide Sud, avec ses relations et avec ses ressources, avec sa pêche aux thons [30], ses *emporia* [31], ses « échelles »[32].

La Vie laisse voir les relations avec les régions voisines, spécialement par les malades qui viennent chercher la guérison auprès du saint à Lampsaque. On mentionne ainsi Abydos avec les montagnes proches [33] et la petite ville d'Arisbè [34]. C'est le pays limitrophe du territoire de Lampsaque sur le détroit des Dardanelles. Au delà de l'eau, la Vie nomme des malades venus de la Chersonèse en face [35], de Sausadia vers la base de la

---

[29] *Patrologie Grecque*, tome 114, pp. 1348—1366. Il était originaire de Melitoupolis, l'antique Miletoupolis, à Melde (cf. *Opera Minora*, IV, 277). Il allait pêcher dans le lac proche, ἐν τῇ πλησίον λίμνῃ τὴν τῶν ἰχθύων ἄγραν ἐποιεῖτο, et il donnait le produit de la vente aux indigents (chapitre 1).

[30] Le chapitre 10 est consacré aux miracles accomplis dans les *emporia* de Lampsaque à Abydos. « A l'époque de la pêche des thons, lorsque les poissons étaient vus par les pêcheurs, comme étant déjà sous leurs mains, les filets étaient lancés et les gens n'avaient d'autre résultat que de dépenser leur peine ». Le saint fait des prières, bénit les filets en les aspergeant et l'on fait la pêche habituelle, Ἐν τῷ καιρῷ τῆς τῶν θύννων ἁλείας ὅτε οἱ μὲν ἰχθύες ὁρῶντο τοῖς ἁλιεῦσιν ὡς ἤδη ἐν χερσὶν ὑπάρχοντες, χαλωμένων δὲ τῶν δικτύων οὐδὲν πλέον ἤνυον ἢ τὸν κόπον ὑπέμενον; c'était l'effet d'une diablerie; après l'intervention du saint, τότε χαλῶντες μετὰ πολλῆς χαρᾶς τὰ δίκτυα, on jeta les filets et l'on fit une pêche telle qu'elle compléta même ce qui avait manqué l'année précédente. Comme le saint est à *l'emporion* de Pteleai, au moment de la pêche (γινομένης τῆς ἄγρας τῶν ἰχθύων), quand on tire le filet un thon très gros saute hors du filet et va tomber aux pieds du saint, ἑλκομένου τοῦ δικτύου θύννος μέγιστος ἐκ τοῦ δικτύου προσπηδήσας ἔρριψεν ἑαυτὸν εἰς τοὺς πόδας τοῦ ἁγίου ἀνδρός; le saint homme y fait le signe de la croix, prononce une prière et ordonne de le partager entre les frères pour la gloire de Dieu. — Sur les pêcheries de thons sur la côte, à Parion et à Cyzique, voir J. et L. Robert, *Hellenica*, IX, 80—97. Pour la précision οἱ ἰχθύες ὁρῶντο τοῖς ἁλιεῦσιν, voir *ibid.*, 95—97, les indications sur la guette du poisson, σκοπία, σκοπιάζειν.

[31] Sur les *emporia*, cf. *Études Anatoliennes*, 243—245 (cf. *Rev. Ét. Anc.* 1940, 306—308); *Hellenica*, II, 135—137; *Opera Minora*, II, 922—923 (*Charisterion An. Orlandos*); *Bull. Épigr.* 1963, 264; 1966, 254 *in fine*. Pour la Bithynie encore, comme dans plusieurs des textes déjà connus, les parties inédites de la *Vie de Théodore de Sykeôn* publiées par A.-J. Festugière (Bruxelles, 1970) ont fait connaître une série d'*emporia*, chap. 156—158, sur la côte sud du golfe de Nicomédie (cf. aussi 131); cf. *Bull. Épigr.* 1974, 574.

[32] La triste affaire des thons (note pénultième) se produit « non seulement à un ou à deux *emporia*, mais sur toute la côte jusqu'à Abydos », οὐκ εἰς ἓν ἢ δεύτερον ἐμπόριον γενόμενον, ἀλλ'εἰς ὅλην τὴν παραλίαν ἄχρις Ἀβύδου; le saint rend visite à chaque *emporion*, οὐκ ὤκνησεν παραγενέσθαι ἑκάστῳ ἐμπορίῳ ἕως Ἀβύδου (chap. 10). A la fin du chapitre, le miracle d'un thon qui s'offre lui-même au gril ἐν τῷ κατὰ Πτελαίας ἐμπορίῳ.

[33] Chap. 6, encore une histoire de possédés : la fille s'est enfuie « dans les montagnes » où on l'attrape; Συνοδίου δέ τινος ἀπὸ Ἀβύδου θυγατέρα παρθένον ὑπὸ πνεύματος ἀκαθάρτου ἐλαυνομένην ἐν τοῖς ὄρεσιν συλλαβόμενοι οἱ ταύτης γονεῖς ἤγαγον πρὸς τὸν δίκαιον.

[34] Chap. 7 : ἀπὸ Ἀρίσβης τῆς κατὰ Ἄβυδον. Sur le lieu, cf. W. Leaf, *Strabo on the Troad* (1923), 109—111, avec les renvois à Polybe, Lucain, Pline et la Vie de Parthénios, ce dernier document d'après Tomaschek, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter* (*Sitz. Ak. Wien, philos.-hist. Klasse*, 224, VIII; 1891), 15.

[35] Deux femmes possédées du démon, Ἀσήρμου (?) κώμης τῆς Χερσονήσου, chapitre 8. Pour la proximité réelle des lieux, cf. *Monnaies grecques*, 98, notamment : « Les écoliers de la moderne Lampsaque allaient en barque à Kallipolis, dans la Chersonèse, et en revenaient chaque jour ».

Chersonèse[36] et même, bien plus loin, de Bizyè[37]. Mais c'est Héraclée (Périnthe) qui paraît le plus souvent. Pour les obsèques du saint, l'évêque d'Héraclée arrive en une nuit, avec bon vent[38]. Guérison d'une Eucharia, femme d'Agapios *magistrianos* d'Héraclée, qui avait été empoisonnée et qui revient guérie chez elle[39]; de même pour un Kallistos d'Héraclée, infirme des pieds par possession diabolique[40]. Le saint va « à la métropole d'Héraclée de Thrace » auprès de l'archevêque qui est dans un état désespéré; il le guérit en trois jours après lui avoir fait restituer aux pauvres l'argent qu'il s'était approprié. Il est enfin longuement question des miracles d'abondance accomplis sur le domaine desséché et infertile de l'archidiacre Hypatianos, qui devint évêque de la ville; les produits en sont la vigne et le blé[41]. L'évêque charge la dîme de ces deux récoltes sur un bateau[42] et va à Lampsaque l'offrir à Parthénios; celui-ci ne l'accepte pas et Hypatianos revient pour distribuer aux frères le blé et le vin.

C'est dans cet ensemble que je trouve Ornoi. Un prêtre et sa femme amènent au saint un jeune possédé du démon, Nikôn, ἀπὸ Ὄρνων ὁρμώμενον, originaire d'Ornoi[43]. C'est clairement un autre témoignage sur Ornoi de Propontide et, s'il en est besoin[44], un nouveau garant de l'existence de ce lieu et sous cette forme. L'inscription de Proconnèse nous a appris qu'il y avait là dans l'antiquité un culte de Zeus propice aux navigateurs dans la tempête.

IX. UN MOT NOUVEAU DANS UNE INSCRIPTION DE SAMOTHRACE

Nous allons maintenant nous éloigner de la Propontide et du continent. Non pas tellement. L'île de Samothrace est liée à la côte de la Thrace qui lui fait face au nord. La cité possédait un territoire continental, une Pérée dont nous parlent des textes littéraires. Des bornes trouvées dans cette Pérée étaient plantées sur des domaines appartenant aux «Dieux de Samothrace». Des décrets, gravés dans l'île, nous ont instruits

---

[36] Le possédé du démon Thalassios, fils du prêtre Hilarios ἀπὸ Σαυσαδίας, chap. 8.

[37] « Byze, ville de Thrace », chap. 8.

[38] Chapitre 15 : ἀπάρας ἐκ τῆς πόλεως Ἡρακλείας οὐρίῳ πνεύματι, τοῦ Θεοῦ κελεύσαντος, τῇ αὐτῇ νυκτὶ καταλαμβάνει τὴν Λάμψακον. Y assistent aussi l'archevêque de Cyzique, les évêques de Melitoupolis, sa patrie, de Parion καὶ οἱ λοιποὶ τῶν πέριξ πόλεων.

[39] Chapitre 7, fin.

[40] Chapitre 11, début. Il y est fait mention d'une église illustre d'Héraclée, τὸ μαρτύριον τῆς ἁγίας Γλυκερίας.

[41] Chapitres 12—14. Résultat des prières de Parthénios : Ἀκμάσαντος τοῦ θέρους ἐξελθὼν ὁ ἐπίσκοπος εἰς τὸν ἀγρὸν αὐτοῦ ἐπὶ τὸ συνάξαι τοὺς καρποὺς τῆς γῆς καὶ ἀλοῆσαι τὸ γέννημα τῆς χώρας τῆς ἐξηραμμένης, εὗρεν τοὺς χιλίους μοδίους τοῦ σίτου πλήρεις κατὰ τὸ ῥῆμα τοῦ δούλου τοῦ Θεοῦ Παρθενίου. Ὡσαύτως δὲ καὶ ἐν τῷ καιρῷ τῆς τρύγης ἐκ τῆς φυτείας τῶν ξηρανθέντων ἀμπέλων πολὺ πλῆθος οἴνου ὁ Θεὸς ἐδωρήσατο.

[42] Ἀμφοτέρων τῶν καρπῶν τὰς δεκάτας τῆς τε ξηρᾶς καὶ ὑγρᾶς ἐμβαλὼν ἐν πλοίῳ ἀπήγαγεν ἐν Λαμψάκῳ προσφορᾶς χάριν (terme technique) τῷ ὁσίῳ.

[43] Chapitre 6. Pour l'expression ὁρμώμενος ἀπὸ courante à l'époque byzantine, cf. *Opera Minora*, II, 925—926 (*Charisterion An. Orlandos*, I, 334—335); *Bull. Épigr.* 1966, 99. Un bon exemple précisément dans M. Gédéon, *Proikonnesos*, Pl. III 41 (Hasluck. *Cyzicus*, 290, n. 2; absent du recueil de H. Grégoire, *Inscr. gr. chr. Asie Mineure)* : Ἐνθάδε κατακῖτε Πατρίκιος ὁ τῆς μακαρίας μνήμης, ὁρμώμενος ἀπὸ χορίου Νενου, ἐνορίας Μίρου πόλε[ως] κτλ; sur cette ville de Phrygie, voir *Bull. Épigr.* 1972, 461, où il faut ajouter ce texte.

[44] Voir la note 21.

sur ces domaines, donnés déjà par Philippe et Alexandre, les successeurs d'Alexandre le Grand[1]. Les décrets pour les officiers lagides, Hippomédon, «stratège de l'Hellespont et de la Thrace», et Epinikos, gouverneur de Maronée, nous ont appris comment les Samothraciens avaient à défendre ce territoire contre les Thraces par des points d'appui fortifiés et qu'ils y avaient établi des colons pour exploiter ces domaines[2]. J'ai cité ailleurs des passages caractéristiques de voyageurs du XIX[e] siècle, Ami Boué et A. Grisebach, qui depuis le continent voient se dresser devant eux la masse abrupte de l'île de Samothrace[3] ; je renverrai aussi à un panorama évocateur dû au dessinateur Dorogoff et publié dans un album de P. de Tchihatcheff[4] : «des îles de Samothrace et d'Imbros vues de la côte européenne des Dardanelles». Au reste, les dieux de Samothrace ont rencontré grande faveur sur le continent «entre les Carpathes et la Propontide» et j'aurai à revenir dans cette série sur des aspects de leur culte à Tomis et à Istros.

Le décret pour Epinikos, gouverneur de Maronée [5], se termine — pour nous, car la stèle était brisée dans le cours même des considérants — par la phrase suivante, l. 31—34 :

[- - - πρε]σ[β]είας[6] τε ἀπο-
σταλείσης πρὸς αὐτὸν ἐδά-
νεισεν χρήματα ἄτοκα εἰς σι-
[τηρ]έσι[ον] ἐν καιροῖς ἀναγκαίοις.

«Une ambassade ayant été envoyée auprès de lui il a prêté de l'argent sans intérêt pour — — dans des circonstances critiques». L'objet de cette générosité était exprimé par un mot commençant par la syllabe σι-, et apparemment σιτ-. Le mot restitué par les éditeurs [7] ne peut signifier qu' «indemnité pour la nourriture des troupes», le complément de la solde, μισθός[8]. On est surpris ici par l'absence d'article et peut-être aussi de

---

[1] Voir pour ce dernier point J. R. Mc Credie, *Hesperia* 1968, 200—234 ; cf. *Bull. Épigr.* 1969, 441 ; 1973, 275.

[2] L'essentiel, après des amorces de Th. Homolle et P. Perdrizet, est l'article de P. Roussel, *Bull. Corr. Hell.* 1939, 133—141 : *La Pérée samothracienne au III[e] siècle avant J.-C.* ; cf. *Gnomon* 1963, 57, n. 1 ; 78—79 ; *Opera Minora*, IV, 156 et 205.

[3] *Gnomon* 1963, 78, note 7. On a une bonne idée de cette sorte de cône que forme Samothrace lorsque, voyageant en avion de Stamboul à Athènes, on voit l'île toute entière s'encadrant dans un hublot.

[4] Album de 27 planches grand in-4°, intitulé *Asie Mineure* pour accompagner le volume *Géographie physique* ; c'est la planche 6.

[5] Après les premiers éditeurs (cf. note 7), voir P. Roussel, *Bull. Corr. Hell.* 1939, 133—141 ; M. Rostovtzeff et C. B. Welles, *Am. J. Phil.* 1939, 207—208 ; *Bull. Épigr.* 1939, 298 ; 1940, 105 ; 1942, 139 ; 1950, 25, p. 129 ; cf. *Gnomon* 1963, 78.

[6] Le mot a été restitué indépendamment par P. Roussel, *loc cit.*, 139 ; par nous, *Bull. Épigr.* 1939, 298 et par C. B. Welles, *loc. cit.* ; cf. *Gnomon* 1963, 78, note 5.

[7] G. M. Bakalakis et R. L. Scranton, *Am. J. Phil.* 1939, 452 sqq.

[8] Il suffit de renvoyer sur *misthos* et *sitérésion* à M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques* (1950), 726 sqq ; W. K. Pritchett, *Ancient Greek military practices*, I (1971), 3 sqq.

précisions[9]. Nous avions dès l'abord émis cette idée[10] : «si la lecture le permettait, on pourrait aussi penser à εἰς σιτωνίαν, pour l'achat de blé ». De plus, dans ce cas, l'absence d'article serait tout à fait normale : «pour achat de blé ». Ce sens ne peut être tiré de εἰς σιτηρέσιον [11].

C'est le sens que, dans cette revue même, a récemment introduit D. M. Pippidi [12]. Il «propose de lire — toutes réserves faites quant à la longueur de la lacune — au lieu du mot σι[τηρ]έσι[ον] des premiers éditeurs, σί[του παράθ]εσι[ν], qui semble mieux convenir et au sens de la phrase et à la nature des services rendus à l'île par le bénéficiaire du décret ». Le sens me paraît obvie, σίτου παράθεσις ou σιτωνία. Mais la pierre ne peut supporter ces mots : le second ne peut encadrer les lettres ΕΣΙ, qui ont été lues[13] ; le premier est carrément trop long en insérant 8 lettres à la place de 3[14]. Il serait, comme toujours, bien risqué de supposer arbitrairement que le lapicide avait oublié 5 lettres. Nous nous trouvons devant un de ces cas où le sens cherché paraît bien s'imposer, mais où les mots proposés ne s'adaptent pas aux conditions matérielles.

C'est une inscription de Samothrace même qui donnera, je pense, la solution[15]. Le fragment de décret publié par P. Fraser dans son recueil, n. 5, a fait connaître, dans une législation sur les finances et sur l'achat de blé, un mot nouveau pour des fonctionnaires : σιτοθέται[16]. Il y apparaît deux fois : l. 4, ἀποδιδόναι τὴν τιμ[ὴν τοῦ σίτου] το(ῖ)ς σιτοθέταις ἐν τῶι γεγρα[μμένωι χρ]όνωι; l. 15, τοὺς δὲ ἀργυρολόγου[ς διδόναι τοῖς] σιτοθέταις ὅτι ἂν κτλ., — et même trois, car on a bien restitué l. 13 : τοὺς δὲ σιτο[θέτας, ἐὰν τις γ]ένηται ἔκγδεια, ἀπαγ[γ]έλ[λειν... τὸ πλ]ῆθος[17].

J'ai rapproché[18] un mot de même composition, ἐλαιοθέτης, avec sa famille ἐλαιοθετεῖν, ἐλαιοθεσία, ἐλαιοθέσιον, laquelle nous a été révé-

---

[9] La phrase précédente, consacrée à un prêt pour le *misthos*, contient justement ces précisions : ἀξιωθεὶς τε δανεῖσαι χρήματα εἰς τοὺς μισθοὺς τοῖς διαφυλάξασιν Τράλλεσιν (mercenaires thraces déjà mentionnés dans le décret pour Hippomédon *Sylloge* [3], 502 (cf. *Gnomon*, 1963, 57, n. 1 ; 78), où ils ont été reconnus par moi *Bull. Corr. Hell.* 1935 *(Opera Minora*, I, 182—184 ; rétablis dans ce décret-ci *Bull. Épigr.* 1939, 298 et P. Roussel, *Bull. Corr. Hell.* 1939, 134) τὸ χωρίον (la forteresse des Samothraciens sur le continent ; cf. *Gnomon* 1963, 79) ὑπήκουσεν).

[10] *Bull. Épigr.* 1939, 298.

[11] P. M. Fraser, *Samothrace*, II 1, p. 11, traduisait « for the purchase of wheat ». *Contra*, *Gnomon* 1963, 78 : « σιτηρέσιον n'est jamais l'achat de blé pour les citoyens, c'est la solde, ou alors il faudrait chercher à restituer, ce qui ne semble pas possible, quelque chose comme σιτωνίαν ».

[12] *Studii Clasice*, 9 (1967), 223—224 et 235.

[13] Bien qu'elles aient été pointées, il serait imprudent de n'en pas tenir compte.

[14] Non seulement cela ne s'adapte pas aux lacunes qu'indique la restitution des premiers éditeurs, mais la ligne serait trop longue et déséquilibrée par rapport aux autres. Pour σιτωνίαν, voir la note 11.

[15] J'ai annoncé cette solution dans *Bull. Épigr.* 1968, 203, en signalant la note de D. M. Pippidi.

[16] Le texte provenait de la fouille de A. Salač en 1927 ; cf. F. Salviat, *Bull. Corr. Hell.* 1958, 225, n. 3 ; 1962, 269. J'ai étudié ce fragment dans *Gnomon* 1963, 54—57, en traitant notamment de ἀδιάπτωτος, διάπτωμα (cf. *La Carie*, II, 310—311 ; *Bull. Épigr.* 1964, 361), ἔκδεια, l'établissement du budget par διάταξις, ἀνάταξις, les fonds privilégiés, 'sitothètes' et 'argyrologues'.

[17] Sur le sens et la construction de πλῆθος, voir la discussion *Gnomon* 1963, 55, note 5. J'ai songé à remplir la lacune avec αὐτοῖς ou αὔτικα.

[18] *Gnomon* 1963, 54.

lée pratiquement par les inscriptions. De l'*hapax* σιτοθέτης nous pouvons donc tirer l'*hapax* σιτοθεσία et l'introduire dans le décret pour Epinikos. Dès lors le supplément s'adapte très exactement à la dimension de la lacune comme à la longueur de la ligne. C'était bien pour la constitution et la distribution d'un fonds de blé « dans des circonstances critiques » que les ambassadeurs de Samothrace avaient sollicité le prêt généreux du gouverneur. La chose est d'autant plus claire que c'est à Samothrace même que nous avons trouvé l'*hapax*, d'où nous pouvons déduire avec sûreté un autre *hapax*.

Le mot n'était pas nécessairement particulier à Samothrace. Une fois de plus, notre attention est attirée sur le fait que, dans le vocabulaire grec, les textes littéraires nous laissent ignorer beaucoup de ce qui concerne l'administration et les finances. C'est l'épigraphie et la papyrologie qui augmentent incessamment notre connaissance de ce vocabulaire[19]; les hellénistes, qu'ils soient philologues ou linguistes, ne peuvent se dispenser de recourir à ces sources et doivent se mettre en état de s'y orienter sans difficulté[20].

Le blé n'a pas été acheté à Samothrace, mais sur le continent dans une des villes côtières de la Thrace riche en blé ou parmi les proches tribus de l'intérieur, ou mieux encore dans la Chersonèse, elle aussi terre à blé[21]. D'après le décret pour Hippomédon, les Samothraciens avaient obtenu du «stratège de Chersonèse et de Thrace » l'exportation de blé avec exemption d'impôt (du droit de sortie) de la Chersonèse ou d'ailleurs, d'où il lui aura paru expédient, σίτου ἐξαγωγὴν καὶ ἀτέλειαν δοῦναι τῆι πόλει Χερρονήσου[22] καὶ ἄλλοθεν ὅθεν αὐτῶι εὔκαιρον φαίνηται εἶναι. Cette phrase montre comment les Samothraciens ont dû opérer aussi pour la constitution de leur fonds de blé grâce à l'argent prêté par Epinikos. Il faut noter d'autre part que le décret pour Hippomédon et celui pour Epinikos doivent être contemporains et se rapporter à la même affaire[23]. Je croirais que, dans la même période, les Samothraciens ont obtenu du stratège de Chersonèse et de Thrace l'autorisation d'acheter du blé de Chersonèse ou d'ailleurs, et du gouverneur de Maronée, qui était leur compatriote, de naissance ou par décret honorifique, le prêt de l'argent nécessaire à l'achat de ce blé. On ne pourra pas établir, mais on pourra se demander si le décret sur le fonds de blé, avec les *sitothètes*, n'appartient pas à la même période et ne se rattache pas, peut-être, à la même affaire.

---

[19] Voir notamment *Opera Minora*, IV, 203–205, à propos des termes financiers dans un décret de Ténos pour un prêteur Romain; *Annuaire Collège de France, 73ᵉ année* (1973), 475, à propos du décret des Poseidôniastes de Berytos à Délos. Pour Samothrace même et dans l'inscription sur le blé, ce sont les papyrus et les inscriptions, avec διαπίπτειν, διάπτωμα, qui ont permis de fixer le sens exact de ἀδιάπτωτος; voir *Gnomon* 1963, 54–55; pour ce mot, voir aussi l'inscription de Vibius Salutaris à Éphèse *Gr. I. Br. Mus.*, 481, l. 197 (cf. p. 139 A): ὅπως ἐκδανίζωσιν αὐτὰ ἐπὶ τόκῳ ἀσσαρίων δεκαδύο ἀργυρῶν ἀδιάπτωτα.

[20] Voir en dernier lieu nos réflexions, *Bull. Épigr.* 1973, 387, à propos de la graphie aberrante « Didymaios, Didymaion ».

[21] Les textes le disent, comme aussi le décret de Samothrace cité plus haut.

[22] Sur ce génitif seul pour la provenance, sans que l'on ait à supposer l'omission fautive de la préposition ἐκ, voir Ad. Wilhelm, *Nachr. Gött.*, III 5 (1939), 117–118.

[23] Voir les indications prudentes, mais significatives, de P. Roussel, *loc. cit.*, 136 et 140; j'ai parlé *Gnomon* 1963, 78, de décrets « jumeaux ». Cf. aussi H. Bengtson, *Die Strategie in der hellenistischen Zeit*, III (1942), 179, sur Hippomédon : « das ungefähr gleichzeitige Decret für Epinikos »; 183 : Epinikos « gerade aus der Zeit des Hippomedon ».